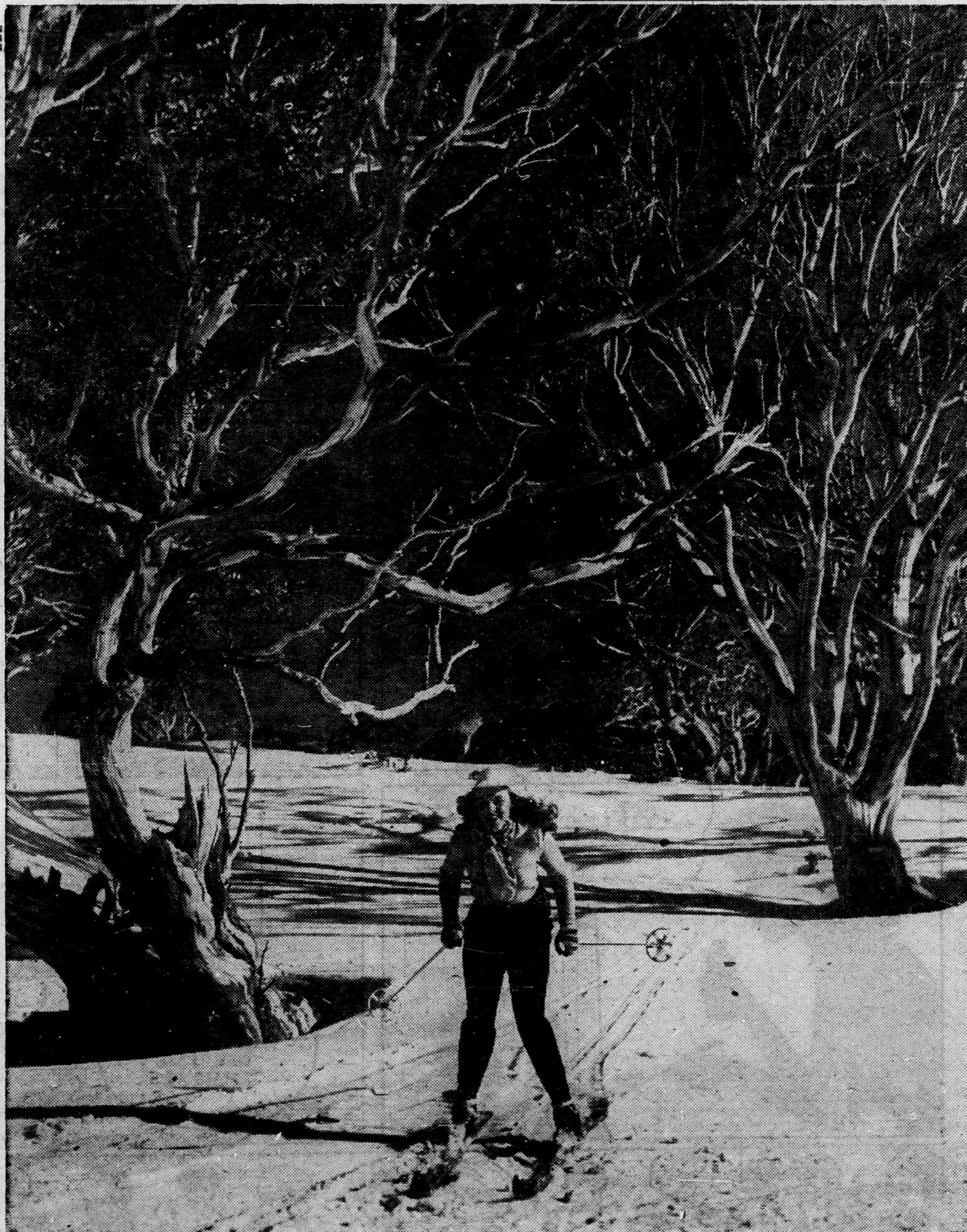


Magazine

Le Droit

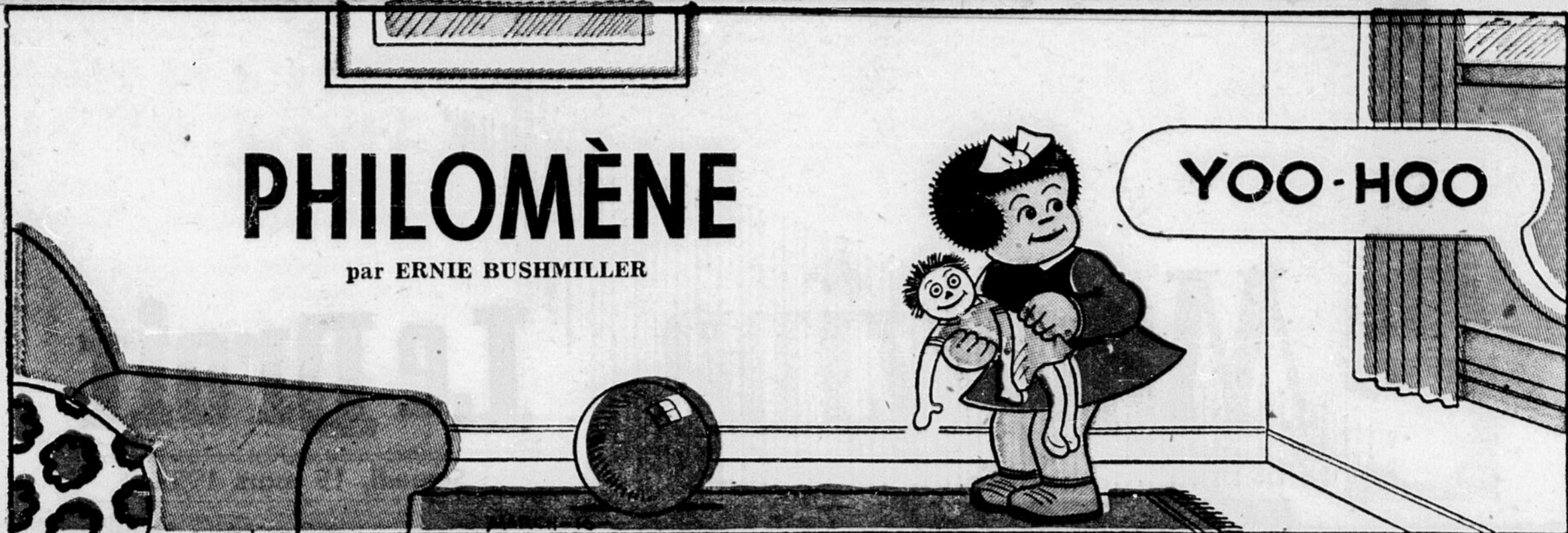
Samedi, 15 mars 1952



Sur une neige en "sel"

PHILOMÈNE

par ERNIE BUSHMILLER



LES PETITES ANNONCES dans LE DROIT

sont votre garantie de prompts et efficaces résultats

ESSAYEZ-LES!



COUP D'OEIL ...

SOUS LES FEUX DE LA RAMPE

par Guy Beaulne

POUR la première fois depuis nombre d'années, on me dit même que ce sera la première fois depuis le début du Festival Dramatique National, il semble bien qu'il n'y aura aucune participation française, à la fin d'avril, au concours de Saint-Jean, Nouveau-Brunswick.

Aucun groupe français ne s'est présenté, cette année dans l'ouest du pays. Nous regrettons vivement l'absence du Cercle Molière, dirigé par Mme Pauline Boutal, et qui était une illustration du Festival annuel. Voilà donc deux ans que le cercle dramatique de St-Boniface n'est pas au concours. C'est une troupe d'amateurs fervents, animée par un des meilleurs metteurs en scène au pays et qui a toujours eu le sens du risque artistique. Son répertoire, choisi avec beaucoup de soin, souvent ambitieux, nous a permis d'apprécier de très grandes oeuvres de la dramaturgie française.

La troupe des Compagnons, de Montréal, investie de la gloire que lui a valu deux victoires inoubliables, n'a pas voulu participer au Festival dramatique de l'Ouest du Québec. Toute son attention et tous ses efforts sont concentrés sur la préparation d'une saison particulièrement difficile, où le théâtre étranger est mis en vedette. La réputation des Compagnons s'est répandue à travers le pays. Le juge du festival, Monsieur Pierre Lefèvre, me confiait que dès le début de sa tournée, à Vancouver, on lui avait parlé avec enthousiasme et admiration de la troupe de Père Legault et qu'on conservait partout le souvenir de ses spectacles brillants. On regrettait que la troupe ne soit pas inscrite au Festival, car, même si la lutte apparaissait impossible et la victoire douteuse pour les troupes d'amateurs, on aimait quand même avoir l'honneur de concourir au même festival et on était assuré de passer une excellente soirée.

La région est du Québec avait quelques troupes intéressantes, mais il apparaît, par les commentaires qui nous ont été faits, d'un côté et de l'autre, que la troupe gagnante n'a pas un spectacle de qualité suffisante pour être invitée à Saint-Jean. La région ouest n'a qu'une pièce en un acte à présenter ("De l'autre côté du mur" du jeune auteur montréalais Marcel Dubé) et les pièces en un acte ne peuvent pas concourir à la rencontre finale. La région d'Ottawa n'a pas réussi à inscrire une troupe française.

Il semble donc que Monsieur Lefèvre ne recommandera que des troupes de langue anglaise. C'est une situation très délicate

pour un juge puisque les amateurs de langue française ne manqueront pas de protester. C'est cependant la seule façon d'agir si nos troupes ne sont pas de qualité suffisante. La participation française au Festival a toujours été remarquée; il est essentiel, pour notre prestige culturel, que nous veillions à ce qu'il en soit toujours ainsi.

Monsieur Lefèvre me disait qu'il avait été grandement impressionné par l'instinct juste qui mène nos troupes d'amateurs et par le courage qui les fait persévérer malgré tant d'obstacles et tant de difficultés de tous genres. Il regrette surtout le choix des pièces. La pièce et la direction, voilà les deux faiblesses principales de nos troupes. On perd un temps précieux à monter des oeuvres inférieures qui ne méritent pas l'attention du spectateur, qui sont d'une atmosphère ou d'un style de caractère et qui retardent l'évolution de notre théâtre. On n'a pas encore compris qu'une pièce de festival est une oeuvre qui doit poser des problèmes nouveaux; une oeuvre forte qui exige la participation complète et intense de toute la troupe; une oeuvre qui soit exceptionnelle par ses qualités littéraires, son invention dramatique, son message poétique. Il est assez pénible de voir nos troupes perdre leur temps à de mauvais vaudevilles, à de petites pièces de patronage, à des comédies légères pour les théâtres de boulevard parisiens. Il faudrait que les gouverneurs et que les organisateurs des festivals surveillent de près les inscriptions et conseillent, plus qu'ils ne le font, les jeunes troupes dans le choix de leur répertoire.

Quand à la préparation artistique des jeunes metteurs en scène, elle ne sera pas possible tant que nous n'aurons pas d'école pour former des visiteurs de théâtre et des animateurs de centres dramatiques. Nous ne pouvons qu'espérer que les compagnies professionnelles ou semi-professionnelles porteront un peu d'attention de ce côté et qu'elles collaboreront au perfectionnement théâtral en conseillant les jeunes troupes aussi souvent que possible, et en permettant aux jeunes metteurs en scène d'observer leur travail, d'étudier leur installation et de discuter leurs problèmes.

Espérons que dès maintenant les troupes de langue française commenceront la préparation du prochain festival, et qu'elles encourageront nos jeunes auteurs à leur écrire des pièces nouvelles.

Le Festival Dramatique National nous donne l'occasion d'un précieux examen de conscience annuel. Sachons en profiter.



Une seule oeuvre du peintre anglo-canadien, Arthur Lismer, figure dans l'exposition de toiles canadiennes prêtées par M. J. S. McLean à la Galerie nationale. Mais "September Sunlight" (1933), exprime bien la forme d'élan que le Groupe des Sept a voulu donner à la nature et à la peinture canadiennes. Cette dernière s'attache aujourd'hui à de nouvelles formules, mais toujours le nom de Lismer demeurera celui d'un grand artiste et d'un inspirateur.

(Photo "Le Droit", par Pierre Normandin)

Ecole nationale de musique?

par Thérèse Charbonneau

PAUL Larose, organisateur à l'église du Sacré-Coeur et professeur d'orgue à l'École de Musique de l'Université d'Ottawa, a bien voulu nous communiquer son sentiment à ce sujet.

Personne n'a encore exercé une action assez puissante sur notre musique pour former une école nationale et susciter des continuateurs. A l'époque actuelle, les compositeurs canadiens sont individualistes: aucun trait d'union n'est visible entre eux. L'emploi du folklore pourra jouer un rôle primordial dans la création d'une école nationale. L'élément modal de certaines mélodies joint à leurs rythmes caractéristiques serait une source de couleur particulière.

Le manque d'écoles et de conservatoires accessibles à tous les élèves de talent constitue, je crois, les plus sérieux obstacles au développement musical chez nous. Le coût trop élevé de l'enseignement musical fait que, aujourd'hui, celui-ci est devenu un luxe. Il est regrettable que les facilités qu'offre la province de Québec dans ce domaine ne se retrouvent nulle part ailleurs.

Pour favoriser l'essor de la musique canadienne, il faudrait qu'elle soit jouée davantage et, pour cela, qu'elle soit d'abord éditée. Il faudrait des mécènes pour résoudre le problème de l'édition et pour soulager nos orchestres symphoniques des soucis financiers qui paralysent trop souvent leurs efforts.

Quand la musique canadienne aura reçu cet encouragement, on pourra espérer qu'elle sera connue non seulement au Canada, mais aussi à l'étranger.

ROBERT FLEMING

Voici maintenant l'opinion de Robert Fleming, jeune et brillant compositeur originaire de

l'ouest canadien et qui est actuellement à l'emploi de l'Office National du Film.

"Non, il n'y a pas encore d'école canadienne de musique et il n'est pas absolument nécessaire qu'il y en ait une pourvu qu'il y ait de bonnes oeuvres. Le plus important c'est qu'on écrive et que les oeuvres soient connues.

Les Canadiens de langue française et ceux de langue anglaise demeurent, dans leurs productions musicales, très distincts. L'élément anglo-saxon s'inspire de l'école anglaise et l'élément français est fortement influencé par les écoles latines. Cependant les compositeurs anglo-canadiens ont puisé abondamment dans le folklore canadien-français qui offre plus de ressources que le nôtre.

Quels sont les grands obstacles que rencontrent les compositeurs? L'édition et l'audition. Leurs oeuvres ne sont pas suffisamment éditées et elles ne sont pas assez jouées. La radio, pour sa part, ne donne pas à nos auteurs une publicité adéquate. Il ne s'agit pas, comme elle le fait parfois, d'adopter un compositeur et de le jouer jusqu'à satiété. C'est un bien mauvais service à lui rendre, car le public s'en lasse. Mieux vaudrait en user modérément et faire place à d'autres.

Un autre obstacle au développement de la musique est la trop grande centralisation des organismes de culture musicale. Beaucoup d'artistes de l'Ouest doivent immigrer vers les grands centres de l'Est ou adopter des genres de musique moins recommandables afin de gagner leur vie. Il y a cependant du progrès dans ce domaine. Mais les compositeurs espèrent toujours un encouragement plus grand de la part de ceux qui détiennent les antennes de la ra-

dio ou le bâton de chef d'orchestre.

Nous connaissons fort peu nos compositeurs. Afin de les faire connaître à l'étranger, le ministère des Affaires extérieures, par l'intermédiaire de Radio-Canada, a enregistré un certain nombre d'oeuvres canadiennes et les a distribuées dans ses postes diplomatiques. On vient aussi de fonder une Association des Compositeurs Canadiens dont le siège est à Toronto. Un des buts de cet organisme est de recueillir les oeuvres canadiennes de valeur et d'en faire la distribution en dehors du pays. Voilà des raisons d'espérer un avenir plus brillant pour notre musique.

Saviez-vous que...

L'épinard fut cultivé dans les temps anciens par les Médes et les Perses, mais il ne fut introduit en Europe qu'au 15^e siècle.

Le plus gros météore jamais trouvé, qui pesait plus de 50 tonnes, fut découvert dans le sud-ouest de l'Afrique quelques années passées.

L'Islande, qui a une superficie de 40,000 milles carrés, ne compte qu'environ 140,000 habitants.

La première femme à devenir gouverneur d'un Etat aux Etats-Unis, fut Mme Taylor Ross, élue gouverneur du Wyoming en 1925.

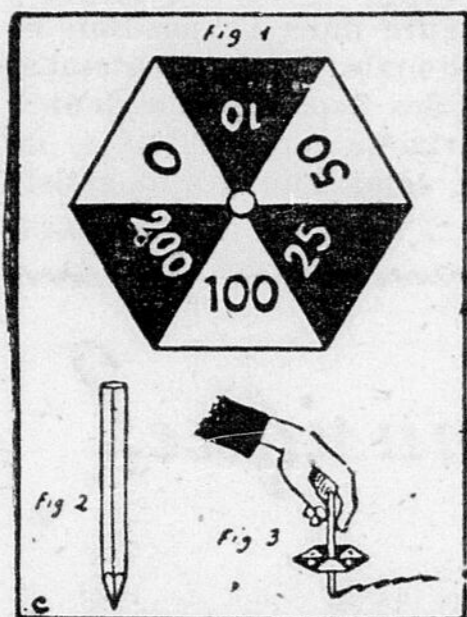
La ville de Ravenne, en Italie, était autrefois l'un des principaux ports de mer de l'Adriatique; aujourd'hui, elle se trouve à six milles à l'intérieur des terres.

LE COIN DES JEUNES



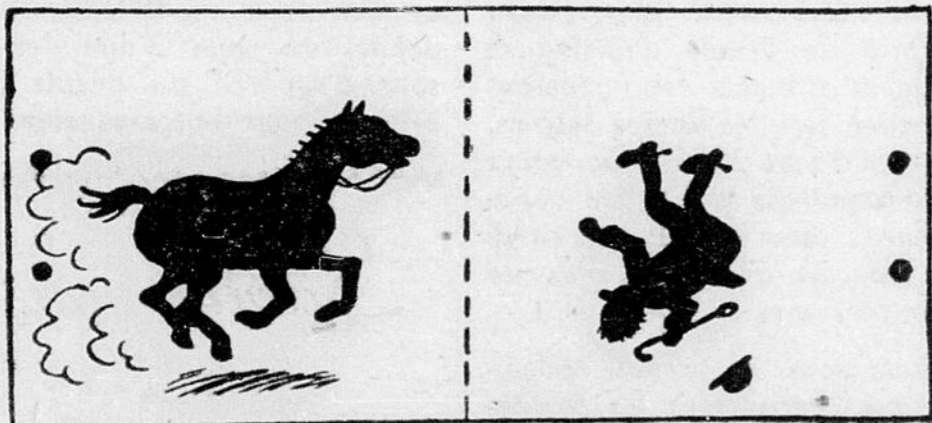
A L'AIDE : ce savant chargé de faire des fouilles en Egypte vient de découvrir un sarcophage ; Une inscription qui semble écrite avec des signes étranges l'intrigue beaucoup. Venez-lui en aide.

Solution : cette inscription n'est autre que le nom d'un roi célèbre de l'ancienne Egypte. Les lettres sont AMESRS et le mot est RAMSES.



Le toton chiffré : Découpez la figure 1 après l'avoir collée sur un morceau de carton. Taillez ensuite en pointe une allumette usagée (fig. 2) et introduisez-la au centre du carton dans le trou réservé à cet usage. C'est tout, le toton est constitué.

La règle du jeu consiste à prendre le toton entre le pouce et l'index (fig. 3) et à le faire tourner. Lorsqu'il s'arrêtera, il reposera sur la base d'un des triangles numérotés dont vous vous attribuez le numéro. Le gagnant sera celui qui, au bout d'un certain nombre de parties fixées à l'avance, totalisera le plus de points.



LE CAVALIER DESARÇONNE : Ce cavalier a été précipité en avant par sa monture. Voulez-vous le voir remonter en selle ? C'est facile ; découpez la figure 1, pliez-la par le milieu, passez une ficelle de chaque côté aux points noirs et tournez-la rapidement entre vos doigts, de façon que l'image tourne sur elle-même (fig. 2)

CE SONT DES CHOSES BONNES À SAVOIR

Monnaie.— La première monnaie canadienne fut frappée en 1858.

Cuivre.— La première mention d'une mine de cuivre au Canada, fut faite par Lescarbot qui dit qu'en arrivant à l'île Percée le 16 août 1809, il rencontra le sieur Prevert de Saint-Malo "revenant d'une mine de cuivre".

Comités.— La première cour de divorce fut établie à la Nouvelle-Ecosse en 1756. Elle était formée du gouverneur et du conseil exécutif.

Compagnie d'assurance contre le feu.— La première fut organisée à Montréal, en 1814.

Jardin public.— Le premier fut celui d'Halifax, en 1753.

Cheval.— Le premier arriva de France, à Québec, en 1647, et fut présenté en cadeau au gouverneur, M. DeMontmagny.

Hôpital.— Le premier fut fondé à Québec, en 1639. Cinq ans plus tard, un autre fut fondé à Montréal.

Compagnie de la Baie d'Hudson.— C'est la première compagnie commerciale incorporée sur le territoire canadien. Elle date de 1670, 28 ans après la fondation de Montréal.

Fer.— La première forgerie fut établie en 1732 aux Forges Saint-Maurice, Québec.

Jésuites.— Les premiers missionnaires de cet ordre arrivèrent en Acadie en 1611.

Juge.— Le premier juge en chef de la Nouvelle-Ecosse fut Jonathan Belcher en 1754.

Phare.— Le premier en Canada fut érigé à l'entrée du havre de Halifax en 1758.

Mariage.— Le premier célébré en Canada fut celui d'Etienne Couillard, avec Anne Hébert, à Québec, en 1617.

Chemins de fer.— Le premier fut celui de Laprairie à Saint-Jean, Québec, ouvert au trafic, le 23 juillet 1836.

Seigneuries.— La première au Canada fut établie en 1627 par Richelieu.

QUESTIONNAIRE

Les couleurs de l'arc-en-ciel ?
Le violet, l'indigo, le bleu, le vert, le jaune, l'orangé, le rouge.
Qu'est-ce que le ressac ?
Le retour violent des vagues ayant frappé un obstacle.
Quel est le vrai nom du loup-cervier ?
Le lynx.

LA REINE DES NEIGES



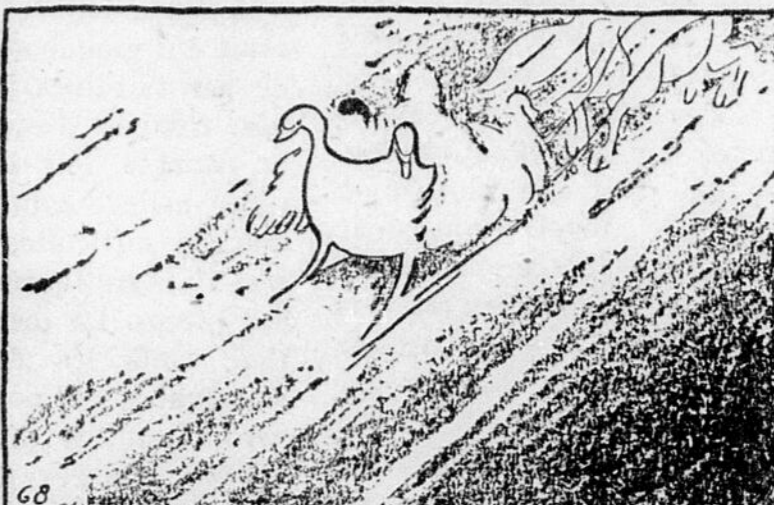
par H.-C. ANDERSEN



Maintenant je ne t'embrasserai plus, dit-elle, car un baiser encore serait ta mort!— Kay la regarda et elle était si belle! On ne pouvait s'imaginer un visage plus beau et plus intelligent ; elle n'avait plus l'air de glace comme lorsqu'il l'avait vue devant la fenêtre et lui avait fait signe.



A ses yeux elle était parfaite et ne lui inspirait aucune crainte. Il lui raconta qu'il savait calculer de tête et même par fractions, qu'il savait le nombre de lieues carrées des pays et des habitants, et elle souriait tout le temps. Il lui parut alors que tout ce qu'il savait n'était pas suffisant et il regarda dans le vaste espace des airs, et elle s'envola avec lui, tout haut jusque sur le nuage noir, et la tempête sifflait et hurlait. On aurait dit qu'elle chantait des vieilles chansons.



Ils volèrent au-dessus des forêts et des lacs, des mers et des pays. Au-dessous d'eux, le vent froid sifflait, les loups hurlaient, la neige étincelait et les corneilles noires volaient en croassant. Mais au-dessus de tout, la lune grande et claire brillait et Kay la contemplait pendant cette nuit longue d'hiver ; le jour venu, il dormait aux pieds de la reine des neiges.



MOTS POUR RIRE

— Où avez-vous mis le pigeon ?
— Je l'ai mis en cage, madame.
— Comment cela ?
— Je l'ai mangé et il est là, dans la cage thoracique.

— Quelle est donc cette dame qui hurle d'une façon déchirante en chantant ?
— C'est ma femme, monsieur.
— Excusez-moi... Je voulais... c'est une erreur.
— Ne vous excusez pas, mon erreur a été plus grande que la vôtre.

Une mère américaine essayait d'expliquer à son jeune fils les mystères de la vie.
— Mais est-ce que les hommes peu-

vent avoir des bébés? demanda-t-il.
— Non, mon chéri, les femmes seulement.
— Même pas les Américains? ajouta l'enfant.

La grand-mère — Comment? A ton âge tu comptes encore sur tes doigts?
André — C'est le maître d'école qui l'a dit: On ne doit jamais compter que sur soi-même.

Le jeune compositeur. — Alors, vous croyez que mes oeuvres seront jouées quand Mozart, Beethoven, Tchaikowsky et Rachmaninov seront oubliés?
La critique — Oui, mais pas avant.



L'éléphant du cirque s'est échappé. Ce directeur le cherche. Où est-il ?



La raie électrique est capable de donner un choc puissant. Elle foudroie le poisson qu'elle désire comme proie. On la trouve dans la Méditerranée.



Le franc encens est une résine gommeuse obtenue d'un arbre qui croît au pays des Somalis. Son goût est amer, mais lorsqu'elle brûle, son odeur est agréable.



Certaines girafes africaines ont 19 pieds de hauteur. Rien que leur langue ait 18 pouces de longueur, ces animaux sont muets et même pendant leur agonie, ils n'émettent pas un son.

L'Oncle Jean vous invite au "Royaume des Enfants"

Le roman de Guy Bérard

Ernest! - Ernest!... Voilà!

LE patron du restaurant ouvrit la porte de son cabinet particulier et appela:

—Ernest! Ernest!

Une voix venue de l'arrière répondit:

—Voilà!

L'interpellé accourut en toute hâte et pénétra dans le bureau.

—Asseyez-vous, Ernest, dit le propriétaire, et causons.

Après avoir passé un cigare à son employé, le restaurateur prit la parole.

—Ernest, dit-il, Andrex, le grand fantaisiste parisien, m'a dit beaucoup de bien de vous.

—J'en suis ravi, patron, répondit le garçon, aimablement.

—Aussi j'ai songé à vous prendre comme associé pour une entreprise unique au Canada.

On conçoit que la curiosité du jeune homme fut immédiatement piquée au vif.

—Oui, continua l'homme d'affaires, je veux fournir aux Canadiens éloignés de leur foyer l'occasion de manger comme chez eux. Vous savez comme moi qu'à part quelques notables exceptions dans les grandes villes, les restaurants en général nous servent des repas préparés en série et qui ont la singulière faculté de se ressembler d'un océan à l'autre.

—Je ne sais pas bien, interrompit le garçon de café.

—Vous allez comprendre, poursuivit le patron. Je veux ouvrir, ici même à Ottawa, un établissement où l'on ne servira qu'une cuisine exclusivement canadienne-française, car vous n'êtes pas sans savoir que nous, les descendants des pionniers de la Nouvelle-France, sommes les seuls qui savons manger au Canada.

Ernest resta ébahi...

—C'est vrai, fit le propriétaire. Comme vous n'êtes pas parfaitement au courant de nos mets traditionnels et de nos plats savoureux, je vous prierais de bien vouloir prendre votre crayon ainsi qu'une feuille de papier et de noter le menu qui constituera la grande spécialité de notre maison.

Le garçon obéit et attendit le début de la dictée...

—Remarquez bien, dit le restaurateur, que ce que nous offrons au public sera la parfaite réplique de ce qu'on mange dans nos familles un peu partout au Canada français. Et pour assurer la réussite de nos plats, nous engagerons quelques bonnes grand-mères qui fricotieront dans la cuisine et surveilleront les fourneaux et les marmites. De cette façon, nous pourrions garantir l'authenticité et la qualité...

Ernest esquissa un sourire d'incrédulité...

—Êtes-vous prêt? demanda l'homme.

—Oui, patron.

—Tout d'abord, les soupes. Naturellement, la classique, la soupe aux pois à la canadienne sera toujours au menu. Puis on y trouvera un choix de soupes aux légumes, aux choux, aux tomates, au riz et aux fèves, ainsi qu'aux pâtes alimentaires.

—Voilà qui commence bien, osa Ernest.

—Après cela, nous inscrirons chaque jour, la plus grande variété de poisson; du hareng, du petit poisson de Trois-Rivières,

la truite mouchetée, la truite arc-en-ciel et la truite des ruisseaux des Laurentides, la truite grise du lac Baskatong, la ouananiche du lac St-Jean, l'achigan, le doré, la perchaude, la barbotte des lacs, les huîtres, les pétoncles, les palourdes et les clams des Provinces maritimes, le saumon de Gaspé, l'anguille du Richelieu, l'éperlan, la sardine, le homard, les crevettes et tous les délicieux fruits de la mer.

L'eau commençait à venir à la bouche du garçon...

—Au chapitre des volailles, nous aurons le poulet sous toutes ses formes, la dinde dodue et richement farcie, l'oie, la perdrix aux choux, le canard de Brome, le pigeon aux olives, le faisan de Niagara, et autres oiseaux ou spécimens de gibier à plume.

Et le patron continua sa ribambelle...

—Nous arrivons maintenant aux viandes. N'oublions pas tout d'abord ce qu'il y a de meilleur, le bouilli canadien avec des viandes et légumes assortis; le ragout de boulettes et de pattes de cochon, la saucisse campagnarde, le boudin, les grillades de lard aux omelettes, la tête fromagée, les cretons, les tourtières, le rôti de lard, le jambon, la mortadelle, le saucisson fumé, l'agneau apprêté de toutes les façons, le boeuf à la mode, le rosbif, le veau sous toutes ses formes, les côtelettes variées, la langue de boeuf, le cœur de boeuf farci, le bifteck baignant dans la sauce au beurre, les incomparables gibelottes, la fri-cassée avec oignons, le chevreuil, le civet de lièvre, le pâté chinois...

L'employé écrivait toujours...

—Quant aux oeufs, poursuivit le maître, on les servira selon toutes les recettes imaginables, y compris les oeufs et les crêpes au sirop d'érable, ainsi que toute la kyrielle des omelettes.

Ernest commençait à entrevoir des possibilités qu'il n'avait jamais soupçonnées auparavant...

—Tous les légumes de la saison paraîtront sur la table, expliqua encore le patron, et nous ne manquerons pas de servir le blé d'Inde en épi ainsi que le blé d'Inde lessivé.

On en était rendu au dessert...

—Ici, dit celui qui avait la parole, les clients n'auront que l'embarras du choix. La liste comprendra le gâteau des Anges et tous ses semblables, le pain de Savoie, les tartes aux pommes, à la ferlouché, aux fraises, framboises, bananes, citron, citrouille, oeufs, cerises, bleuets, rhubarbe et à l'érable; les galettes à la mélasse, au gingembre et autres, ainsi que le pain d'épice, les beignes, les biscuits de toutes espèces; la crème fouettée, la crème aux pommes ou à la vanille; des confitures au melon, à la citrouille, aux fraises, framboises, prunes, pêches, poires, à la rhubarbe, aux ananas; de la gelée aux raisins, aux groseilles, aux gadelles, etc. Il y aura aussi du lait caillé servi avec du sucre d'érable, de la compote aux pommes, de la mélasse, du sirop et du beurre d'érable et toutes sortes de friandises, confiseries et amuse-bouche.

A un moment donné, le patron se leva...

—Ernest! Ernest! dit-il.

—Voilà.

—Nous aurons aussi des fèves au lard, de véritables fèves de chantier, ainsi que tous les fromages connus. Bref, nous allons faire fureur.

L'entente fut conclue sur-le-champ...

— O —

Après force publicité dans les journaux, la nouvelle société commença ses opérations au printemps. Le jour d'ouverture, il y avait tellement de clients qui se battaient pour entrer "Au Petit Québec" — c'est ainsi qu'on avait appelé le nouveau restaurant — que la police dut établir un cordon pour maintenir l'ordre.

Ce fut un succès inouï... On avait décoré l'intérieur dans le style rural canadien-français. Le service était assuré par une vingtaine de jeunes filles, toutes jolies, qui portaient le costume des diverses provinces de France, d'où sont venus nos ancêtres. Les tables et les chaises étaient en bois rond, et sur les murs étaient appendues des gravures de Massicotte...

Ce qui avait surtout frappé le public, c'est que sur chaque table on y trouvait tout un assortiment de marinades et de condiments, tels que petits oignons marinés, cornichons au vinaigre ou à la moutarde, ketchup rouge et vert, moutarde bonne femme, raifort, salsifis, panais râpé, betteraves au vinaigre, qui avaient pour voisins des piles de pain tranché et d'énormes morceaux de beurre.

Le soir, le patron appela son associé, qui agissait comme maître-d'hôtel...

Ernest! Ernest!

—Voilà!

Le garçon arriva dans le bureau.

—C'est tellement renversant qu'il faut célébrer! Décoiffons une bonne bouteille de... petite bière d'épinette!

Trois mois plus tard, la société ouvrait un établissement à Montréal, suivi d'un autre, quelques semaines après, à Québec. L'entreprise ne tarda pas à faire boule de neige. Les deux amis étendirent leur sphère d'action aux quatre coins de la vieille province, et partout, c'était le même nom "Au Petit Québec"...

Ils envahirent le reste de la province d'Ontario qu'ils couvrirent entièrement, pour se rendre ensuite au Manitoba, dans les provinces des Prairies et sur la côte du Pacifique, où les restaurants "Au Petit Québec" devinrent la coqueluche de toutes les localités. Il en fut de même pour les Provinces maritimes et Terre-Neuve...

Au bout de cinq ans, Ernest et son bon génie étaient devenus millionnaires.

—Quand donc certains de nos compatriotes imiteront-ils notre exemple? demanda un soir l'ancien patron, qui roulait en automobile avec son associé.

—Ah! les pauvres bougres! répondit ce dernier. Ils ne savent pas tout ce qu'ils perdent en ne prenant pas une telle initiative qui fait accourir chez nous tous les Américains...

Au bout de quelques minutes, le patron dit:

—Ernest! Ernest!

—Voilà!

Et les deux se serrèrent la main...

Le sport... en ce 17 mars

Par Charlie DAoust

Les fils de la verte Irlande ont toujours joué un rôle de premier plan dans notre vie sportive

Souvenirs de l'Ottawa College, St. Brigid, Emmett à l'occasion de la fête patronale des Irlandais

CHAQUE année, le 17 mars réjouit le cœur de nos compatriotes de descendance irlandaise.

La fête de la saint Patrice a toujours revêtu un sens tout particulier dans nos villes-sœurs d'Ottawa-Hull-Eastview.

Surtout dans le domaine des sports. Depuis les anciens jours du collège Saint-Joseph de Bytown, de l'Ottawa College et des Sons of Ireland, la contribution des Irlandais à la vie athlétique de la vallée outaouaise a été notable et glorieuse.

Le 17 mars 1952, tandis que le président et poète Edward V. (Eddie) O'Meara des Fils de l'Irlande prépare sa harpe pour s'accompagner dans ses envolées



Tommy Gorman

Gilhooley, Tommy Shields, Allan Shields, bref le palmarès est si long et imposant qu'il nous faudrait deux pleines pages pour le publier en partie.

Qui ne se rappelle l'épopée de la défunte association athlétique et sociale St. Brigid, au cœur de la Basse-Ville? De ses rangs sont sortis des grands athlètes, érudits et gentilshommes. De nos jours, Jimmie McCaffrey, président des Ottawa Rough Riders, détenteurs de la coupe Grey et champions du Canada au football, symbolise les plus nobles vertus et qualités de la vieille phalange de St. Brigid

Quand le sergent-major Charlie Cassidy avait conduit ses



Jimmie McCaffrey,

gratoires, nous trouvons d'éminents Irlandais de la stature de Thomas Patrick Gorman, James Patrick McCaffrey, David Mackell et autres au premier rang du sport majeur dans la capitale.

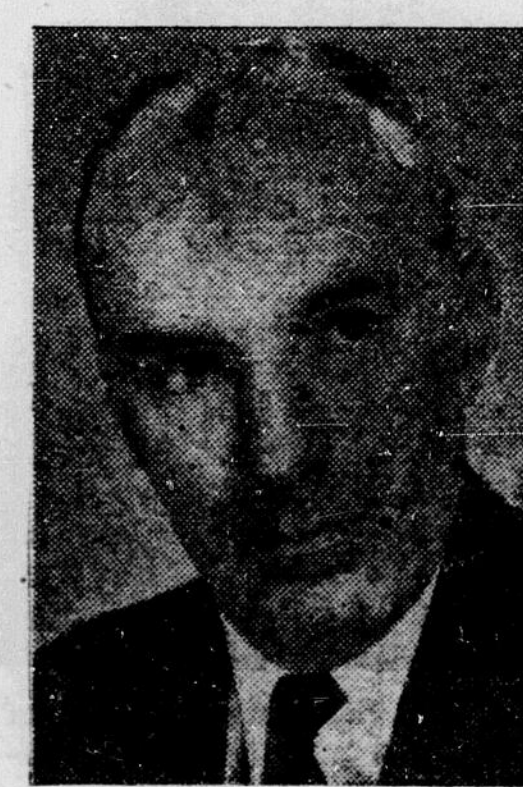
Parmi les immortels irlandais du sport local, mentionnons Tom (King) Clancy, père de Frank (King) Clancy du hockey, Eddie Gleeson, les frères Smith, Mgr Fallon, Father Stanton, Silver Quilty, Charlie et Alec Connell, Charlie Lynch, Eddie Gorman, Bill Cowley, Frank Finnigan, Eddie Carroll, les frères Kilrea, Charlie Cassidy, Tony McCarthy, Bunny Wadsworth, Wilf Burke, les frères Moran, les frères Lowrey, Wally Driscoll, O'Regan, O'Neil, Kelly, Bill Touhey, Yip Radley, Rat Westwick, les frères



Tom Clancy,

Emmetts au championnat national de crosse, sa constellation hibernienne avait doté Ottawa de la fameuse coupe Mann. Au ski, au tennis, au baseball, au football, au hockey, à la boxe, à la rame, en un mot, dans toutes les sphères du sport, les descendants des anciens rois d'Irlande ont laissé leur impérissable empreinte.

Les Emeralds, les Shamrocks, les St. Patricks, les Emmetts, les St. Brigids et autres inoubliables équipes athlétiques ont fait honneur aux citoyens d'Ottawa. A la veille de leur fête patronale, nous prions nos annonceurs, lecteurs et amis irlandais d'agréer l'expression de nos meilleurs vœux: Erin go bragh! Vive l'Irlande!



Edward O'Meara



Bien que déjà vidée par le dedans, la neige de mars offre une surface favorisant la vitesse des skieurs, dont la majorité la préfèrent à toute autre.

La Semaine philatélique

Par Pierre CARTIER

DANS son numéro de février, la très belle revue de la C.I.L., l'"Ovale", donne d'intéressants renseignements au sujet de la confection des timbres-poste au Canada et note les progrès accomplis depuis l'émission du Castor de 1851.

"Le dessin approuvé est photographié aux dimensions précises du futur timbre, puis imprimé sur de l'acier doux. Le graveur burine le dessin, par points et lignes, sur l'étampe-matrice. La fine gravure est ensuite reproduite sur une plaque d'impression. Ce cliché, qui porte ordinairement 400 répliques de l'étampe-matrice, est spécialement incurvé pour qu'on puisse le fixer au cylindre d'une presse rotative.

"On imprimait les premiers timbres canadiens sur les papiers les plus divers, note M. Fred Jarett, une autorité en philatélie canadienne. Le timbre pourpre de 15 cents, de 1868, s'imprimait sur n'importe quel papier à fi-

ligrane, mince papier huilé, papier côtelé, vergé ou vélin. Ses couleurs allaient du gris au bleu et du lilas au vert. Les encres contenaient souvent du blanc de plomb; mais ce carbonate de plomb, qui leur donnait plus de consistance et atténuait leur couleur, réagissait avec le soufre que charrie toujours l'air des villes et devenait un sulfate de plomb qui, à la longue, noircissait et décolorait les timbres. Ou encore, l'encre contenait une aniline qui déteignait: voilà pourquoi, par exemple, le 8 cents pourpre sombre de 1893 est accidentellement bordé de rose.

Aujourd'hui, on emploie un bon papier spécial et des encres dont la formule est imposée par le ministère des Postes. Ces précautions empêchent d'ailleurs les gens peu scrupuleux d'effacer l'oblitération postale.

Des couleurs plus vives, qui ne s'affadissent pas au soleil, qui ne déteignent pas sur la bordure blanche, ont fortement aidé à transformer les timbres en de vé-

ritables oeuvres d'art. Ce progrès est dû à l'amélioration des pigments des encres. Celles-ci servent d'ailleurs également à l'impression des revues de luxe.

On obtient aussi aujourd'hui une reproduction uniforme. Les diverses impressions des anciennes émissions ont des nuances si différentes que les collectionneurs ont peine à les identifier. Les nouveaux pigments donnent des encres uniformes, de sorte qu'un même timbre ne varie pas, même si on imprime des lots à plusieurs années d'intervalle.

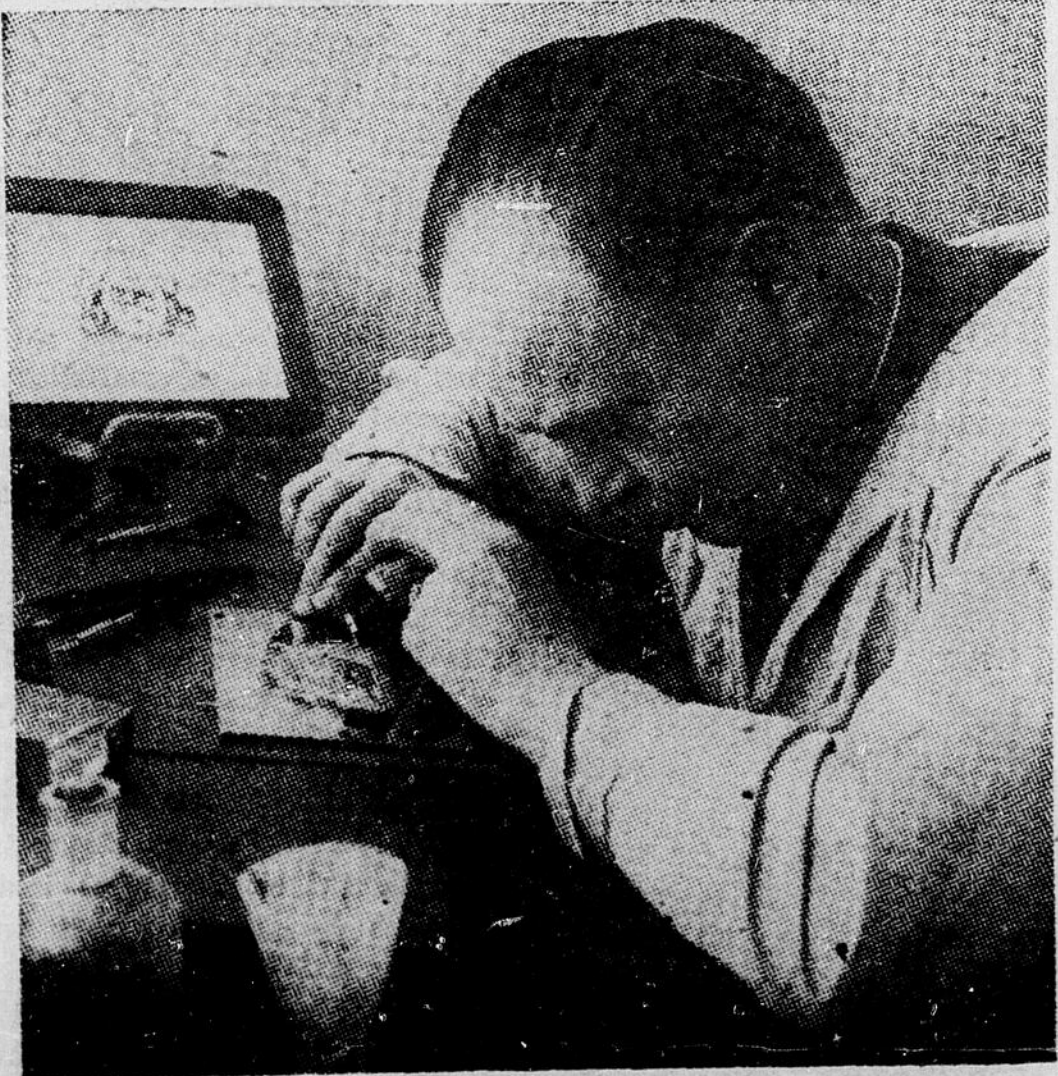
Une vérification constante se pratique pendant l'impression. Un "œil électrique" maintient les plaques et le papier parfaitement alignés. Mais l'humidité pose toujours un problème. L'atmosphère chargée d'humidité modifie les dimensions et le fin du papier, la nuance de l'encre, détraque même parfois les lignes de perforation.

On employait au début de la colle de poisson, à laquelle on ajouta plus tard de l'essence de wintergreen. On préfère aujourd'hui de la colle de dextrine insipide et de sucre, une colle épaisse, jaune et de forte adhérence.

On lit dans le Rapport des Postes pour 1891: "On se plaindrait beaucoup moins souvent du mucilage si le public voulait bien retenir que c'est l'enveloppe, et non le timbre, qu'il faut humecter quand on colle un timbre. En passant le timbre sur la langue, on enlève fréquemment presque tout le mucilage." Ce conseil vaut encore.

Parmi d'autres caractéristiques de l'émission des timbres-poste par le fédéral, il y a le fait qu'on ne lance aucune émission à la légère, même pour créer une source additionnelle de revenus. Aussi le nombre des timbres canadiens émis depuis le castor de 1851 est-il relativement restreint, se situant aux environs du chiffre de 350.

En outre, on prend des précautions extraordinaires pour empêcher l'accaparement d'une émission par les spéculateurs. On n'en révèle l'importance quantitative que lorsqu'elle est épuisée."



Dans les ateliers de la British American Bank Note, un graveur s'applique au dessin d'un nouveau modèle de timbre-poste.

LA VIE DE L'ESPRIT

Sur la musique au Canada

par
Guy Sylvestre



LA Commission Massey avait demandé à plusieurs spécialistes de certaines questions de lui préparer des rapports sur l'un ou l'autre des nombreux aspects de la vie culturelle au Canada. Vingt-huit de ces études spéciales ont paru dans un volume qui accompagne le rapport et, avec ce dernier, ce recueil constitue un tableau d'ensemble de la vie de l'esprit chez nous. Nous avons déjà commenté deux ou trois de ces études spéciales, et la chronique d'aujourd'hui voudrait attirer l'attention sur celle que Sir Ernest MacMillan a publiée sur la musique, et qui est pleine d'observations qui invitent à la réflexion.

Sir Ernest MacMillan est, on le sait, un des grands animateurs de la vie musicale au Canada. Ses vues reposent sur une longue expérience, et toute personne désireuse de connaître les divers aspects de la vie des arts au Canada voudra en avoir pris connaissance. Voici, en tout cas, quelques observations de Sir Ernest qui paraissent être d'un intérêt plus général.

Sir Ernest MacMillan traite, dans son étude, de la composition, de l'édition musicale, de l'exécution et de l'enseignement. Dans tous ces domaines, il reconnaît que de notables progrès ont été accomplis depuis plusieurs années. Ses observations traitent surtout des professionnels, mais il souligne au début qu'il ne faut pas mésestimer l'apport, souvent intéressant, des amateurs. Ces derniers contribuent à entretenir le goût de la musique dans tous les milieux et ils prouvent par leur exemple que la musique est pour eux-mêmes une source de joie. Mais il est évident que l'apport le plus considérable, dans ce domaine comme dans les autres, est celui des professionnels.

Sir Ernest remarque d'abord que la bonne musique a plus d'auditeurs que jamais, non seulement au Canada, mais partout. Cela est dû surtout à l'avènement du phonographe et de la radio, qui mettent à la disposition de tous les grandes oeuvres. Le nombre d'auditeurs de bonne musique augmentera sans doute encore considérablement, grâce surtout à ces concerts donnés maintenant à l'intention des jeunes. Il y a là une initiative plus que prometteuse, et qui prouve que les jeunes savent apprécier ce qui est beau pourvu qu'on sache le leur offrir.

D'autre part, l'enseignement de la musique a atteint un niveau bien supérieur à ce qu'il était il y a vingt-cinq ou cinquante ans, et nous avons désormais des artistes de grande valeur qui s'imposent non seulement chez nous mais à l'étranger. Point n'est besoin de mentionner ici de noms: tout le monde les connaît.

Sir Ernest remarque cependant que nous sommes en général meilleurs consommateurs que

producteurs. Nos orchestres symphoniques, nos grandes chorales, nos solistes exécutent à peu près exclusivement des oeuvres étrangères. Car nous n'avons produit encore qu'un petit nombre de compositeurs de marque, et aucun de calibre mondial. A ce sujet, l'auteur note qu'il n'y a pas de style canadien, ou de tradition canadienne, en musique. Il ajoute que les compositeurs canadiens-français ont subi l'influence du folklore, mais ici il semble qu'il aille trop loin: le répertoire folklorique — qui est d'ailleurs encore très peu connu malgré sa richesse — est encore presque totalement inexploité, nos compositeurs n'y ont fait que des emprunts occasionnels.

Sir Ernest fait aussi quelques recommandations pratiques qu'il est intéressant de relever. Il suggère d'abord que quelqu'un — ou un groupe de spécialistes — devrait préparer et publier une histoire de la musique au Canada. Un tel ouvrage serait éminemment précieux, pour nous d'abord, puis pour les étrangers qui voudraient apprendre ce qui s'est fait chez nous.

Un autre besoin qui se fait sentir est celui d'une grande revue musicale canadienne. Les journaux qui publient des comptes rendus sur les événements musicaux sont évidemment limités par la vie musicale de la région qu'ils desservent, et une telle revue servirait de terrain de rencontre pour tous ceux qui s'intéressent à la musique d'un océan à l'autre. Une telle revue, ajoute Sir Ernest, devrait être bilingue.

Sir Ernest suggère encore la constitution d'une collection aussi complète que possible des oeuvres musicales canadiennes. Nous avons des collections de Canadiana (livres canadiens), il nous faudrait une grande collection de musique canadienne que pourraient consulter tous ceux qui veulent étudier la musique chez nous. Une telle collection pourrait se trouver à la Bibliothèque nationale, lorsqu'elle sera établie.

Les musiciens canadiens travaillent dans des conditions souvent difficiles. Ils doivent subir la rivalité des grands artistes internationaux qui nous viennent des Etats-Unis — et qui sont aussi un stimulant — et ils sont moins bien favorisés au point de vue financier que ceux qui travaillent aux Etats-Unis. De plus, l'éloignement des grands centres — Halifax, Québec, Montréal, Ottawa, Toronto, Winnipeg, Vancouver! tout un continent! — est un facteur de faiblesse en rendant difficiles les contacts entre musiciens canadiens. La radio est néanmoins un lien nouveau, et malgré ces difficultés, la musique canadienne progresse. Il y a encore beaucoup à faire, mais songeant à ce qui s'est déjà fait au cours de sa vie, Sir Ernest semble optimiste; tant qu'il y a progrès, ne faut-il pas espérer?



VOULEZ-VOUS: laissons aujourd'hui de côté nos soucis. Ne parlons ni des relations russo-américaines, ni des guerres d'Indochine ou de Corée, ni de la crise économique dont certains assurent qu'elle menace toutes les nations de la terre, ni de la bombe atomique... Il est peut-être encore, dans ce monde qui semble cerné par les abîmes, dans cette époque en proie à tant de puissances mortelles, des lieux privilégiés, des îles de lumière où demeure on ne sait quel souvenir intact de ce qui a pu être, paraît-il, le temps du bonheur de vivre. Des lieux de poésie, de douceur et de paix.

J'ai cru y être, il y a quelques semaines, durant une séance de cinéma. Le "Grand film", comme on dit, qui m'avait amené dans la salle, était, à la vérité, excrécable, prétentieux en se voulant fantaisiste, affligeant en se croyant comique: je ne lui ferai même pas l'honneur de le nommer. Mais, comme il arrive par-

fois en ce genre de spectacles, le début de la représentation, la "première partie du programme", si dédaignée que l'affiche n'en portait même pas l'indication, devait me consoler, et amplement, du reste. Combien de fois faudra-t-il le répéter? Pourquoi les distributeurs de films et les propriétaires de salles obscures manifestent-ils un si profond mépris à ces "courts métrages" qui sont, si souvent, de grandes réussites? Mais cela est une autre histoire...

Le court métrage donc qui accompagnait ce soir-là, le détestable "navet" où prétendait s'exhiber dans sa vérité la faune douteuse de Saint-Germain-des-Prés, portait un titre à faire hausser les épaules aux blasés: Eim, le petit âne. La compagnie qui le distribuait, était tout à fait inconnue: Ecran des Jeunes, Paris; cela ne me disait rien, à moi ni à quiconque. Il n'y avait pas une vedette dans le "générique", et le nom du réalisateur, Albert La morisse, m'était inconnu. Seul pouvait retenir l'atten-



Un article de
Daniel-Rops

Avec des enfants et des bêtes

(Série de photos: "Bim le petit âne" — Auteur et réalisateur Albert Lantorisse — Producteur: Ecran des Jeunes)

tion le nom de l'auteur des paroles, Jacques Prévert, dont nous savons tous que, auteur des Feuilles Mortes, des Enfants de la nuit et de tant d'autres complaintes qui ont mordu sur la sensibilité de notre époque, il est un grand poète; encore le genre de sa poésie a-t-il volontiers quelque chose de vaguement morbide qui n'était point pour donner pleine confiance.

Mais aussitôt que le film commence à dérouler sur l'écran la suite de ses images, ce fut comme une magie, l'emprise sur la conscience de tous les spectateurs — et de l'auteur de ces lignes tout le premier, — de je ne sais quoi de pur, d'intact, de jeune et de délicieux. L'histoire pourtant est plus que simple: c'est dans un pays d'Orient, indéterminé (l'île de Djerba à ce qu'il m'a semblé), celle de l'amitié d'un petit enfant avec un petit âne. Abdallah aime Bim, son ânon; un vaurien de quelque douze ans, parce qu'il est le fils du Caïd, le lui vole; Abdallah n'aura cesse ni trêve qu'il n'ait réussi à rendre la liberté à son cher compagnon à quatre pattes. C'est tout. Les épisodes de ce roman policier ne dépassent pas, en intérêt, ceux d'un roman pour enfants de dix ans... Et cependant, pendant plus d'une demi-heure, on les suit avec une attention constante, avec une joie mystérieuse, avec parfois même, une authentique émotion.

Où est donc le secret de ce film sans prétentions et d'une qualité exquise? D'abord, il est vrai. Tous ces enfants qui y participent, donnent, de toute évidence, l'impression d'être de vrais enfants, engagés dans une aventure à leur hauteur, qui pourrait être exactement la leur, et qu'en jouant ils ont eu le sentiment eux-mêmes de vivre. Le petit arabe anonyme qui tient le rôle d'Abdallah, aux moments pathétiques, a un masque d'un véritable tragique. Rien n'a gâté cette fraîcheur, cette spontanéité: comme on est loin des pau-



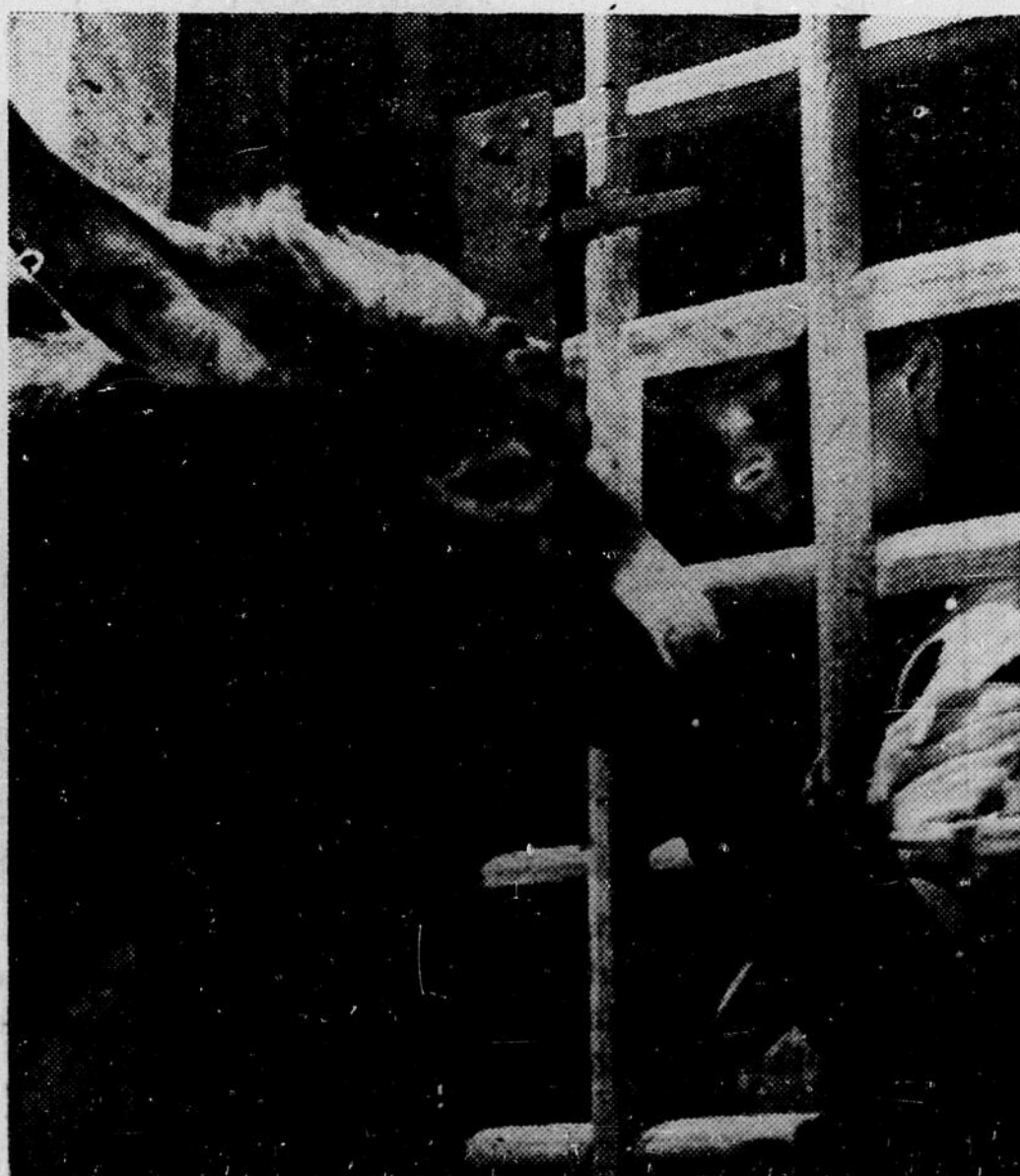
vres petits "cabots" que, de temps en temps, on nous montre sur les planches et sur les écrans! Les petits bourriquets eux-mêmes, qui tiennent une si grande place dans le film, on sent que les enfants les connaissent et qu'ils sont connus d'eux, que nous pénétrons avec la caméra dans ce qui est vraiment leur royaume un royaume auquel nous, qui ne sommes plus des enfants, n'avons, hélas, plus guère accès...

Et c'est peut-être là, qu'est le miracle de Bim. Ce film nous rend, pour une demi-heure à quelque chose qui, en nous, est plus ou moins enseveli sous les tas de gravats et les ronces de l'existence: le paradis de notre enfance. En chacun de nous, n'y a-t-il pas encore un petit enfant de dix ans qui aurait, lui aussi tant aimé tenir dans ses bras un petit âne qui aurait souffert, — qui a souffert certainement... — de découvrir la méchanceté des hommes, et l'injustice du monde, un petit enfant dont les mobiles étaient désintéressés, purs, et dont le cœur débordait de tendresse... Ce petit

enfant là, pour la plupart d'entre nous, qu'est-il devenu? "Vivre dégradé": Hélas! Peut-être est-il maintenant cet homme dur à autrui, rapace, égoïste dans les affaires, cette femme qui ne sait plus même ce qu'est la pureté?... Mais, même chez le plus dégradé des humains, le plus engagé dans les boues et les fétidités de la vie, il reste toujours, malgré tout, même, s'il ne se laisse jamais reconnaître, cet enfant inoublié...

Le soir où, dans une ville de province française, par hasard, je vis projeter Bim le petit âne, lorsque le mot "fin" apparut sur l'écran, en superposition sur d'admirables vues marines d'une poursuite en bateau (mais chut, je ne veux pas vous raconter l'histoire!), le public, unanime, battit des mains. Je regardai autour de moi, et il me sembla que ce n'étaient pas des hommes adultes, des femmes adultes, qui m'entouraient et applaudissaient, mais bien davantage de petits garçons, de petites filles, qui, à travers ces images, s'étaient reconnus et retrouvés.

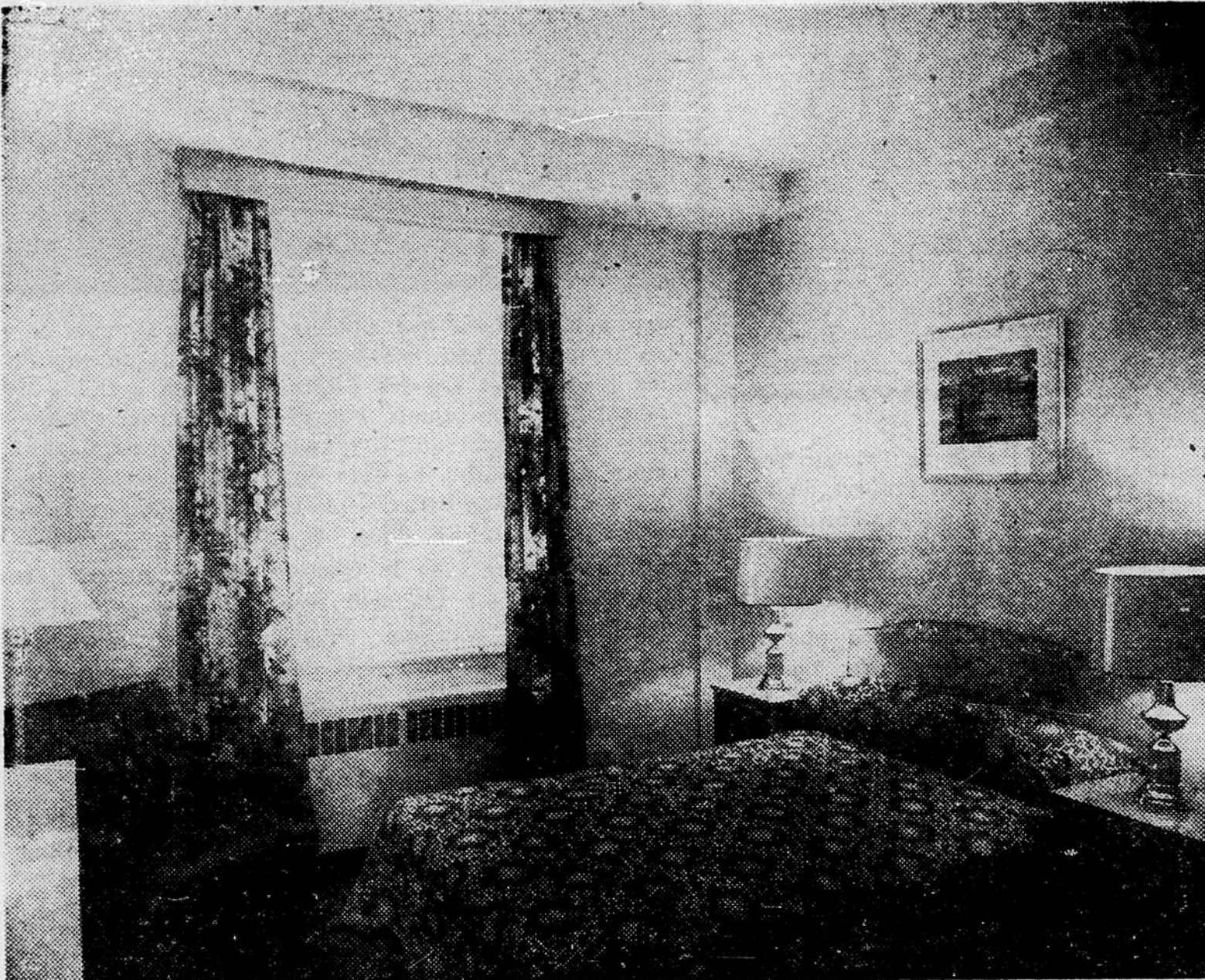
(S. I. F.)



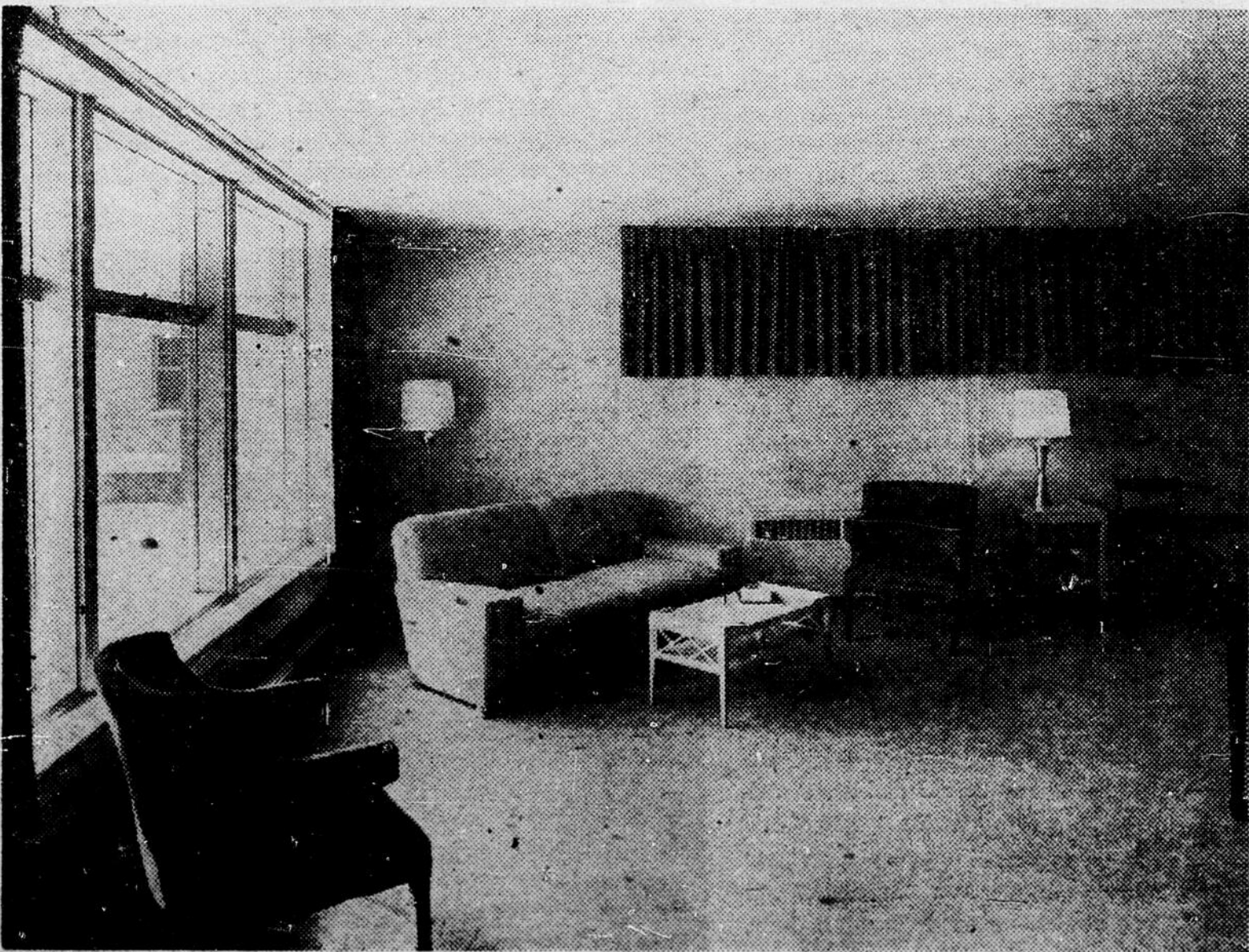
L'HÔTEL DE LASALLE

Une atmosphère véritable

Construction d'une nouvelle a



Toutes les chambres du nouvel hôtel de LaSalle, à Montréal, offrent le plus grand confort aux visiteurs, quoique les taux de location soient très peu élevés. Comme on peut le constater sur la photographie ci-dessus les décorations de bon goût donnent à la chambre une atmosphère de repos.



Voici le magnifique salon d'un des appartements du nouvel hôtel de LaSalle, dans la Métropole. Toutes les pièces de l'établissement ont été meublées à neuf. Les travaux de décoration intérieure ont été faits sous la direction d'experts. Le décor intérieur est d'une beauté unique

B IEN étrange paradoxe : l'Hôtel de LaSalle est le seul établissement du genre à dénomination française de Montréal et fait effort pour garder une atmosphère véritablement canadienne française. Voilà qui explique on ne peut mieux la faveur dont jouit cet hôtel depuis de nombreuses années et pourquoi il a une clientèle fidèle qui fait l'envie des autres établissements de même genre de la deuxième ville d'expression française du monde.

Pour l'instant contentons-nous de signaler que le LaSalle, après avoir été pendant 25 ans une sorte de cercle pour habitués, a connu un développement tel qu'il figure maintenant parmi les quatre hôtels les plus réputés de la Métropole.

Le LaSalle jouit maintenant de 180 chambres, 70 d'entre elles situées dans la nouvelle aile, de nombreux salons particuliers et quatre restaurants de premier ordre.

La tendance moderne dans l'industrie hôtelière vise à la construction selon les procédés de la production à la chaîne d'un gros immeuble . . . et, ensuite l'attente de la clientèle. Le LaSalle a suivi une méthode toute différente.

Le LaSalle fit, voilà 25 ans, de bien modestes débuts. C'est en servant des repas excellents à des prix modiques qu'il a acquis sa réputation. Ce principe de base — l'honnêteté — s'est avéré fort rémunérateur.

D'ailleurs, il n'est pas d'hôtel qui ait illustré plus brillamment la devise de la province de Québec: "Je me souviens".

L'impression qui se dégage dès le seuil de cet établissement est de franche hospitalité et de courtoisie. Quoique assez vaste pour loger des centaines de personnes, cet hôtel est étranger à toutes espèces de désordre: courses aux ascenseurs, musique abasourdisante d'orchestres de jazz, etc. Le LaSalle, ne serait-ce que par sa politique de satisfaire une clientèle qui préfère la tranquillité et le calme, la bonne chère et les bonnes manières, plutôt que ceux qui raffolent de toutes sortes de divertissements frivoles, s'est taillé une réputation enviable: cet hôtel est unique en son genre.

Le LaSalle offre un raccourci saisissant des avantages et bénéfices divers et multiples de la culture bilingue au Canada. Il y a peu, son cabaret tenait davantage du salon littéraire que de la buvette. C'est là que le regretté Louis Francoeur — l'un des journalistes marquant de notre pays —



M. H.-R. Charbonneau, président et gérant général de l'hôtel de LaSalle, à Montréal. M. Charbonneau est attaché au personnel de l'hôtel depuis nombre d'années; il a été tour à tour comptable, administrateur, gérant, et occupe aujourd'hui le poste le plus important de l'administration du populaire établissement de la Métropole.

aimait à s'entourer d'amis chaque soir pendant ses loisirs — entre son travail de rédaction et ses chroniques radio phoniques. Après sa mort, une plaque en or, reproduisant sa signature, fut apposée sur sa table favorite. Voilà quelques-unes de ces "petites choses" qui ont rendu cher cet hôtel à tant de personnes, nationaux ou étrangers.

Ce qui a fait du LaSalle le rendez-vous par excellence des personnes qui aiment à bien manger, à consommer des boissons et liqueurs de choix et à reposer dans un lieu à atmosphère familiale c'est la simplicité . . .

Les personnalités des milieux littéraires et musicaux de Montréal sont habituées de se donner rendez-vous au LaSalle: on y rencontre les poètes Alain Grandbois et Robert Choquette, Jean-Marie Beaudet et Lucio Agostini, compositeurs avantageusement connus, des musiciens, des artistes et des écrivains de langues française et anglaise, des vedettes de la radiodiffusion canadienne. Aussi l'inimitable Fridolin . . .

Le LaSalle a connu ces derniers temps de nouvelles sources de revenus, et depuis peu l'augmentation des recettes tient du prodige. On a ajouté une aile de cinq étages, d'une capacité de 70 chambres, une salle à manger et un "hall". Le Pavillon est cer-

LLE, À MONTRÉAL

ement canadienne-française

île



tes la pièce la plus luxueuse du LaSalle: 175 personnes peuvent y prendre place; on y sert des mets apprêtés de la meilleure façon et les "spécialités de la maison". Cette salle à manger ultramoderne sera dotée prochainement d'une peinture murale exécutée par des lauréats de l'Ecole des Beaux-Arts de Montréal.

La vieille partie de l'hôtel a été complètement transformée. On est en train de rénover l'entrée. Chaque chambre a reçu un ameublement neuf et toutes les salles ouvertes au public ont été "climatisées".

La table compte pour un tiers du revenu brut de l'hôtel. Les cuisines ont été considérablement agrandies de façon à faire face au développement sans cesse croissant de cette entreprise, maintenant que le Pavillon a été ajouté aux autres restaurants déjà existants.

Le LaSalle a sa boulangerie, sa pâtisserie, et sa buanderie ultramoderne où quatre mille pièces de linge, en moyenne, sont blanchies tous les jours. L'un des points intéressants de l'hôtel une fois qu'il sera renoué de fond en comble sera un "patio" situé entre les deux immeubles.

La direction du LaSalle a renoué avec l'une des plus vieilles traditions d'hospitalité canadienne-française: le petit déjeuner gratuit. Dans une salle à manger à la canadienne, sont servis petits pains, croissants et confitures qui font les délices des connaisseurs.

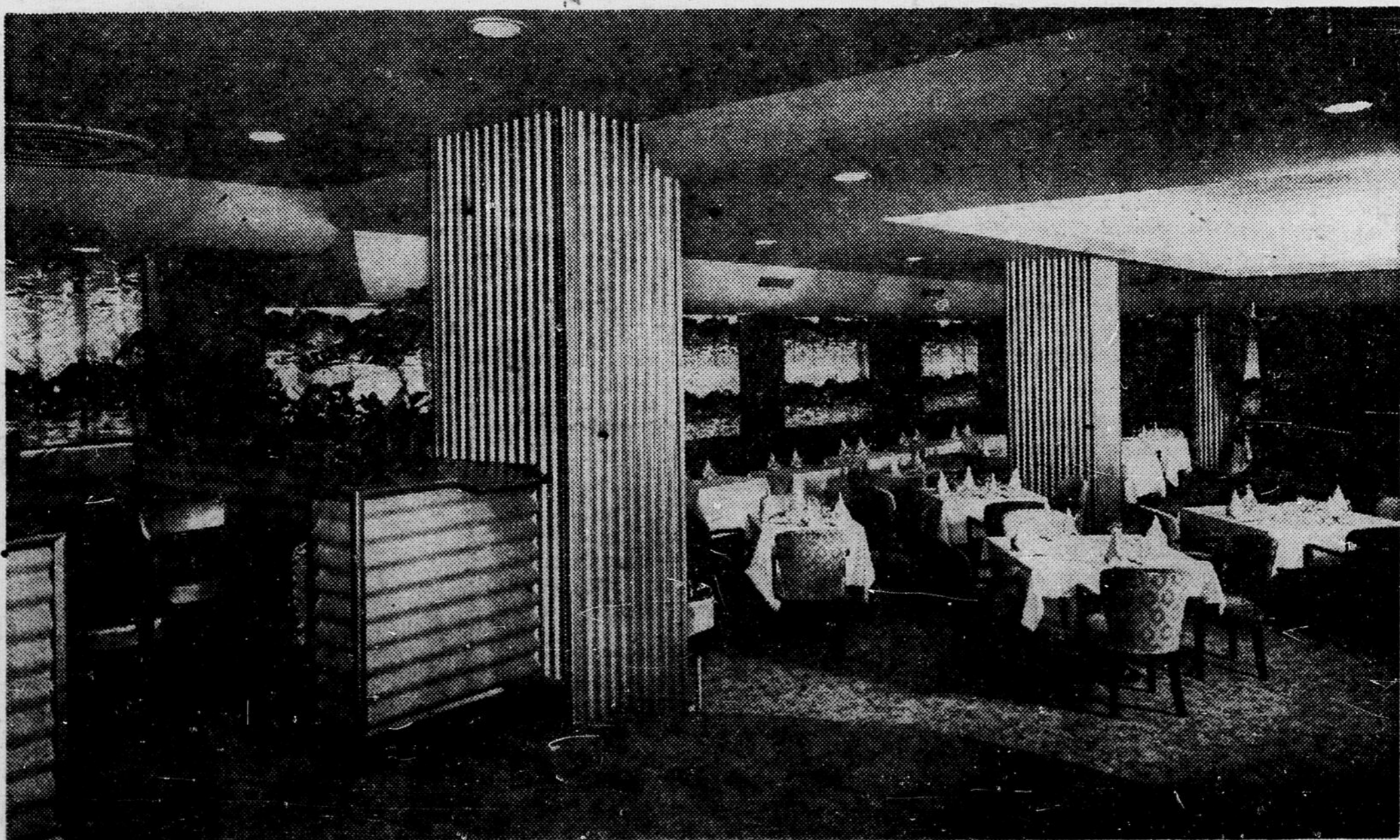
Le LaSalle a retenu les services de M. Paul Butch, cuisinier suisse, qui a la pratique des hôtels selectes. M. Butch qui est un artiste en son genre a eu l'honneur de voir ses recettes publiées dans les grands périodiques et hebdomadaires culinaires du monde entier. Le mois prochain, il assumera le menu du dîner de gala du Club 55, association de gourmets de Montréal.

Comme le disait récemment M. H.R. Charbonneau, président et gérant général du LaSalle: "L'hôtel de LaSalle est à l'image de ce Montréal que les rédacteurs de dépliants et brochures touristiques se sont efforcés vainement de décrire, — ce Montréal pittoresque qui se retrouve à chaque coin des rues, — ce Montréal étranger aux grandes agences de publicité, aux boîtes de nuit et à cette propagande tapageuse qui attirent tant de touristes.

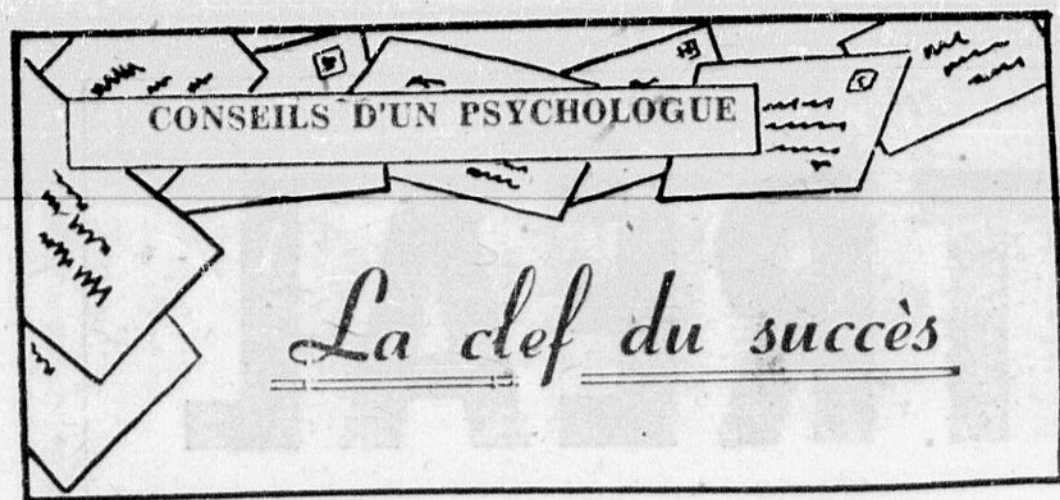
Le simple voyageur comme le gourmet qui descendront à l'hôtel de LaSalle conviendront bien volontiers que cet établissement est UNIQUE.



Voici l'aspect du nouvel hôtel de LaSalle, à 1240, rue Drummond, près de Sainte-Catherine, dans le coeur de Montréal. L'établissement a été agrandi et entièrement rénové, tout récemment.



LE PAVILLON est le restaurant le plus nouveau et le plus distingué de la ville de Montréal. C'est ici que sont servis les mets qui ont fait connaître partout la réputation enviable de l'hôtel de LaSalle. LE PAVILLON est le rendez-vous des fins gourmets. Le service est prompt et courtois.



L'ART DE LA CONVERSATION
No 3.—Types de Causeurs (suite)
17e L'Indiscret

CET individu se rend-il toujours compte des conséquences néfastes de ses indiscretions? C'est douteux. Révéler un secret confié peut constituer un manquement assez grave envers le confident; on pourrait porter préjudice à ses plans, à ses relations sociales, ou lui nuire dans sa vie privée. C'est un point d'honneur ou de conscience.

En dépit de ce que La Bruyère a écrit: "Toute révélation d'un secret est la faute de celui qui l'a confié", nous vous conseillons d'être discret, muet comme la tombe; surtout ne croyez pas facilement à la discrétion des autres.

En dernière analyse, l'indiscret se nuit plus à lui-même qu'à autrui; comme il ne sait pas tenir sa langue, il perd la confiance des gens et on évite tout commerce avec lui.

Quand vous devez faire une confidence à quelque personne, commencez toujours par exiger la promesse du secret: autrement, ne révélez rien.

L'auteur des Caractères s'est plu à classer les indiscrets d'après leur culpabilité;

"Des gens vous promettent le secret, et ils le révèlent eux-mêmes et à leur insu; ils ne remuent pas les lèvres et on les entend; on lit sur leur front et dans leurs yeux, on voit à travers de leur poitrine, ils sont transparents; d'autres ne disent pas précisément une chose qui leur a été confiée, mais ils parlent et agissent de manière qu'on le découvre de soi-même; enfin quelques-uns méprisent votre secret, de quelque conséquence qu'il puisse être: "C'est un mystère, un tel m'en a fait part et m'a défendu de le dire, et ils le disent."

La Bruyère nous présente ici les types d'indiscrets: 1—Celui qui ne dit rien, ne veut rien révéler mais trahit les secrets confiés par son attitude, c'est un grand impressionnable; 2—Celui qui ne dit rien mais laisse tout deviner; 3—Celui qui répète, mot pour mot, ce qu'il a promis de garder pour lui.

Encore une fois, soyez discret.
(à suivre)

Dr Laurence Martin-Pelland
Le Droit,
Ottawa.

Courrier

Question.—J'appartiens à ce que j'appellerais la "bourgeoisie". Mon père occupe un poste important dans les services administratifs. Nous avons deux voitures, j'ai traversé l'Atlantique deux fois. En un mot, au point de vue matériel et financier, je n'ai rien à envier à qui que ce soit.

Ma mère m'adore et me chérit on ne peut plus. Depuis ma plus tendre enfance, elle n'a cessé de me choyer à tel point, que, malgré tout le respect et

l'amour qu'un enfant doit à celle qui lui a donné le jour, je me sens portée à lui adresser quelques reproches. Elle m'a avoué, un jour, vouloir éloigner de moi jusqu'à "l'ombre de la souffrance". Cette affirmation de la part de ma bonne mère m'a rendue "songeuse". Que pensez-vous de cette attitude de ma mère aimante et surtout de sa méthode de me préparer à la vie? Je trouve la mienne fort inutile et... je crains pour l'avenir...

Renée, fille trop choyée

Réponse.—Vous me pardonnez d'être franche et sincère avec vous tout comme j'essaie de l'être toujours avec moi-même.

Si tout ce que vous me dites dans votre lettre est vrai, votre mère, en agissant ainsi, vous rend peut-être le plus mauvais service qu'une mère peut rendre à sa fille qu'elle prétend aimer.

L'enfant a besoin d'amour, de beaucoup d'amour même, mais, à mon avis, l'éducation qu'on lui donne doit lui permettre d'entrevoir le mystère de la souffrance qui est un aspect du mystère de Dieu, créateur parfait et infini d'un univers imparfait et fini.

A mon sens, l'enfant ne sera point préparé à la vie autrement. Cependant, permettez que je m'explique: je ne prône guère le militarisme ni la sévérité excessive en éducation, non, non. Dites-moi, vous sentez-vous bien préparée à affronter les épreuves de la vie?

D'abord, vous admettez que la souffrance existe. En effet, quand l'Eternel se penche sur le monde, qu'entend-il? Un choeur déchirant de pleurs, de gémissements et de plaintes. Que voit-il? Oh! ma chère Petite, partout la misère, partout la souffrance: souffrance du corps: faim, soif, intempéries des saisons; souffrances de l'esprit: ignorance, doute, incertitude, aveuglement; souffrance de la volonté avec ses nombreux égarement et ses basses défaillances; souffrance du coeur surtout, ce mécanisme étrange et délicat avec ses innombrables possibilités de souffrir: solitude, douleurs morales... etc. La souffrance est un fait universel.

La raison seule est impuissante à expliquer ce mystère, puisqu'il est, je l'ai déjà dit, un aspect du mystère de Dieu et que seul l'infini peut comprendre totalement l'infini; en effet, un Dieu qui serait à ma mesure ne serait plus le Dieu infini.

Toutefois, la raison me met en possession de deux certitudes: Dieu existe; le mal et la souffrance existent.

(à suivre)

Question.—Qu'est-ce qui constitue le fonds primitif de la langue française?

Lucien F.

Réponse.—Elle est constituée de trois groupes d'apport: latin, gaulois, germanique. Le gaulois nous a laissé un petit nombre

Un Outaouais se fait un nom à l'étranger

Un ancien de l'Université d'Ottawa

Par Pierre CHARPENTIER

UNE fois de plus un des nôtres vient de se tailler un nom à l'étranger dans le domaine du cinéma. Il l'a fait en indiquant de nouvelles perspectives au film documentaire, toujours si progressif chez nous.

Son nom est Guy Côté, fils de feu le sénateur Louis Côté, dont la mère et le frère Langevin, étudiant à l'Université, vivent toujours à Ottawa. A la suite de brillantes études scientifiques aux Universités d'Ottawa et de Québec, Guy Côté habite depuis cinq ans l'Angleterre, où il étudie à l'Université d'Oxford. Il a été successivement boursier de la Fondation Rhodes puis boursier du Conseil national de recherches et voici qu'aujourd'hui il est connu en Angleterre, dans les pays scandinaves et, à un moindre degré en France, pour la contribution qu'il vient d'apporter à l'avancement du cinéma.

Ceux qui connaissent bien Guy Côté savent que déjà à l'âge de cinq ans, il maniait en expert films et projecteurs de cinéma. Tout en amassant une très belle collection de timbres-poste et en s'entraînant déjà intensément à la pratique du ski.

A l'étranger, il s'illustre d'abord dans le domaine du ski. Après avoir connu plusieurs succès pendant ses études universitaires, il remporte en 1948, dans la rencontre interuniversitaire si âprement disputée entre Oxford et Cambridge, le premier prix de slalom.

Mais, là ne se bornent pas ses exploits. Au terme de son premier stage de trois ans à l'Université d'Oxford, plus précisément à St. John's College, il obtient son baccalauréat en chimie physique avec la mention parmi-mieux accordée de "First Class". Il s'intéresse aux lettres, et, après s'être occupé l'an dernier de la chronique de cinéma dans la revue étudiante d'Oxford, l'Isis, qui détient encore le pre-

mier rang des revues du genre dans le monde, il en est devenu tout récemment le rédacteur en chef. Ce qui en fait le deuxième Canadien et le premier Canadien français à détenir ce poste envié par tous les étudiants anglais, depuis le fils d'ouvrier jusqu'au fils de grande famille, et qui constitue de fait la meilleure porte d'entrée à Fleet Street, la rue des grandes agences de presse et de publicité à Londres.

Mais, le cinéma sollicite aussi son talent. Successivement, Guy Côté occupera divers postes à la direction des Clubs de cinéma d'Oxford jusqu'à ce qu'il devienne l'âme dirigeante à la fois du Ciné-club et de l'Experimental Film Group de l'Université d'Oxford. Le premier groupement, sous sa présidence, élargit ses cadres et double le nombre de ses membres, aujourd'hui supérieur à 400. Le second vise à former des techniciens du cinéma et cela de façon pratique en habituant les étudiants à créer eux-mêmes des films.

Cette formule de l'Experimental Film Group est unique en son genre. En fait, ce sont les étudiants eux-mêmes qui s'entraînent. Ils reçoivent une collaboration généreuse des producteurs de Londres et des techniciens des studios Rank.

Peu après ses débuts, l'E.F.G. donnait un premier film de long-métrage commerciale, "Our College", qui décrit l'architecture variée et les traditions bizarres de l'Université d'Oxford. Partout où il a été représenté, sur le Vieux Continent comme aux Etats-Unis et au Canada, le film a recueilli les plus grands éloges.

Guy Côté travaille avec l'équipe et se fait la main avec de courts films, dont les annonces servent à présenter sur l'écran les programmes trimestriels du Ciné-Club.

Puis, il se lance à son tour. Pour une fois, en 1949, Guy Côté met ses skis au rancart bien qu'il ait des fourmis dans les jambes et s'occupe de photographier les skieurs d'Oxford et Cambridge réunis cette année à Sestrières, dans le Tyrol italien. Il s'occupe avec des copains de la photographie, et seul du scénario, du montage, du découpage, et obtient pour la trame sonore les services d'un excellent compositeur de Londres, Christopher Shaw. Il s'occupe de recueillir à gauche et à droite la somme de 700 livres (env. \$2,000) que coûte ce film sur 16 mm. d'une durée de 20 minutes.

Le résultat dépasse toutes les espérances. En Angleterre, où fleurit le cinéma amateur, on fait partout une ovation au film et le British Ski Club s'occupe de le distribuer partout dans les Iles Britanniques. La revue de ciné-

ma "Sequence" parle du film, intitulé "Sestrières 1949" comme de "An outstanding recent amateur film". Celui-ci est montré partout dans les pays scandinaves et les centres de ski du continent et fait l'objet d'une représentation spéciale à la télévision française.

Mais, aux yeux de Guy, ce n'était qu'un essai. Au cours des mois qui suivront, il cherchera en compagnie internationale de jeunes une formule rompant avec toutes les conventions qui souvent limitent la portée du cinéma. Un membre du groupe, l'Américain Sam Kaner, qui est venu de Paris à Oxford étudier de nouveaux procédés de gravure, met de l'avant l'idée d'un film où la couleur, le décor, la figuration et la musique s'allieraient aux effets de caméra de façon à ce que tous et chacun des éléments jouent simultanément, la rôle de premier plan.

On confie la direction du film à Guy Côté. Celui-ci obtient le concours du danseur suédois Tutte Lemkov, dont l'épouse Mal Zetterling, des Sadler's Wells, s'était montrée extrêmement intéressée par le travail de l'Experimental Film Group. Sara Luzita, une ancienne de la troupe de Sadler's Wells également, joue le rôle de sa fiancée grâce à qui cet artiste aveugle recouvre la vue mais pour se voir saisi par l'effroi du monde réel.

Sous la direction de Guy Côté, l'équipe des acteurs et des techniciens se rend dans le sous-sol de Cheltenham College et là, d'arrache-pied, crée en cinq semaines le film, qui ne porte pas encore de nom. "Créer" est ici le terme exact, car le film n'a pas été bâti d'après un scénario. Afin que s'exerce en toute liberté le sens créateur, on a voulu que le film ait une croissance en quelque sorte organique selon les exigences à tel ou tel moment de l'un ou l'autre des éléments.

Le résultat, on le verra bientôt sur les écrans de Londres et, espérons-le, du Canada. Mais déjà les critiques reconnus qui ont vu le film en parlent comme d'une révolution.

Le célèbre compositeur Mozart n'était âgé que de 18 ans lorsqu'il composa la symphonie No 29 en 1774.

La première université européenne fut établie à Salerne au neuvième siècle.

Mais, aux yeux de Guy, ce n'était qu'un essai. Au cours des mois qui suivront, il cherchera en compagnie internationale de jeunes une formule rompant avec toutes les conventions qui souvent limitent la portée du cinéma. Un membre du groupe, l'Américain Sam Kaner, qui est venu de Paris à Oxford étudier de nouveaux procédés de gravure, met de l'avant l'idée d'un film où la couleur, le décor, la figuration et la musique s'allieraient aux effets de caméra de façon à ce que tous et chacun des éléments jouent simultanément, la rôle de premier plan.

On confie la direction du film à Guy Côté. Celui-ci obtient le concours du danseur suédois Tutte Lemkov, dont l'épouse Mal Zetterling, des Sadler's Wells, s'était montrée extrêmement intéressée par le travail de l'Experimental Film Group. Sara Luzita, une ancienne de la troupe de Sadler's Wells également, joue le rôle de sa fiancée grâce à qui cet artiste aveugle recouvre la vue mais pour se voir saisi par l'effroi du monde réel.

Sous la direction de Guy Côté, l'équipe des acteurs et des techniciens se rend dans le sous-sol de Cheltenham College et là, d'arrache-pied, crée en cinq semaines le film, qui ne porte pas encore de nom. "Créer" est ici le terme exact, car le film n'a pas été bâti d'après un scénario. Afin que s'exerce en toute liberté le sens créateur, on a voulu que le film ait une croissance en quelque sorte organique selon les exigences à tel ou tel moment de l'un ou l'autre des éléments.

Le résultat, on le verra bientôt sur les écrans de Londres et, espérons-le, du Canada. Mais déjà les critiques reconnus qui ont vu le film en parlent comme d'une révolution.

Le célèbre compositeur Mozart n'était âgé que de 18 ans lorsqu'il composa la symphonie No 29 en 1774.

La première université européenne fut établie à Salerne au neuvième siècle.

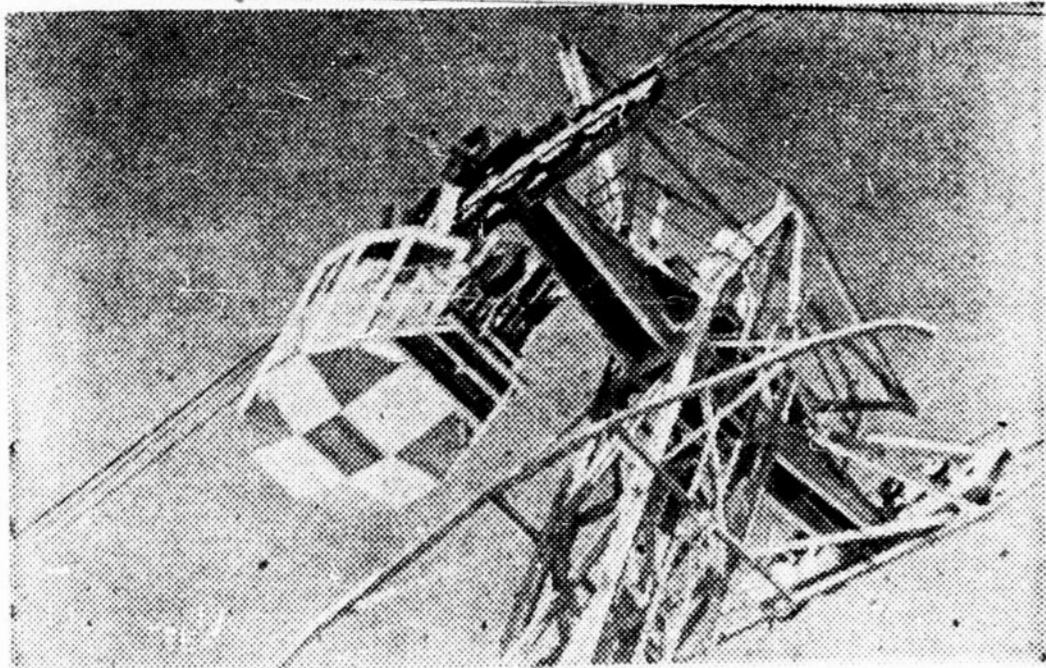
Faits divers

Les premiers blancs à pénétrer dans l'Illinois furent les missionnaires et commerçants français vers la fin du 17e siècle.

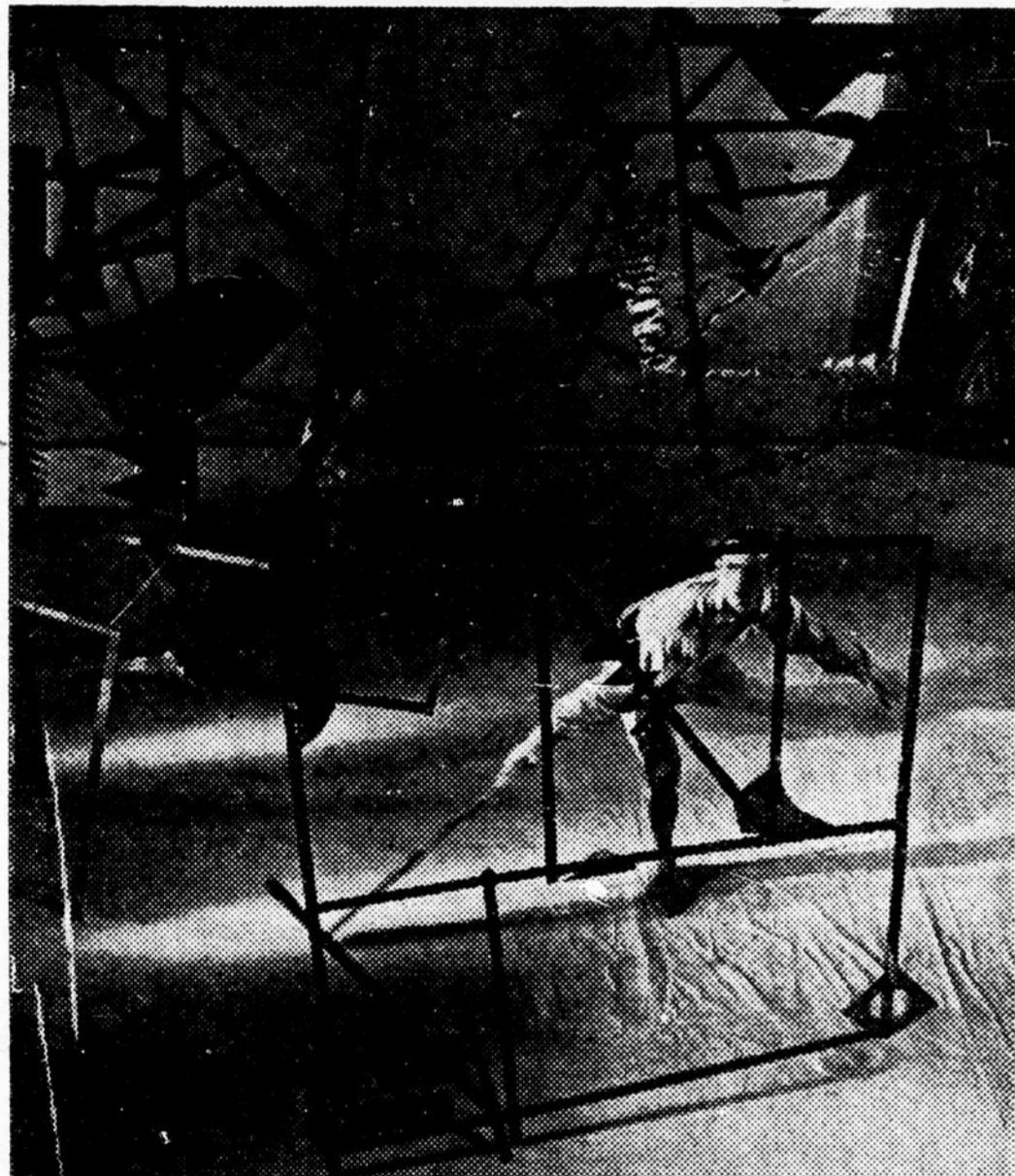
Le célèbre compositeur Mozart n'était âgé que de 18 ans lorsqu'il composa la symphonie No 29 en 1774.

La première université européenne fut établie à Salerne au neuvième siècle.

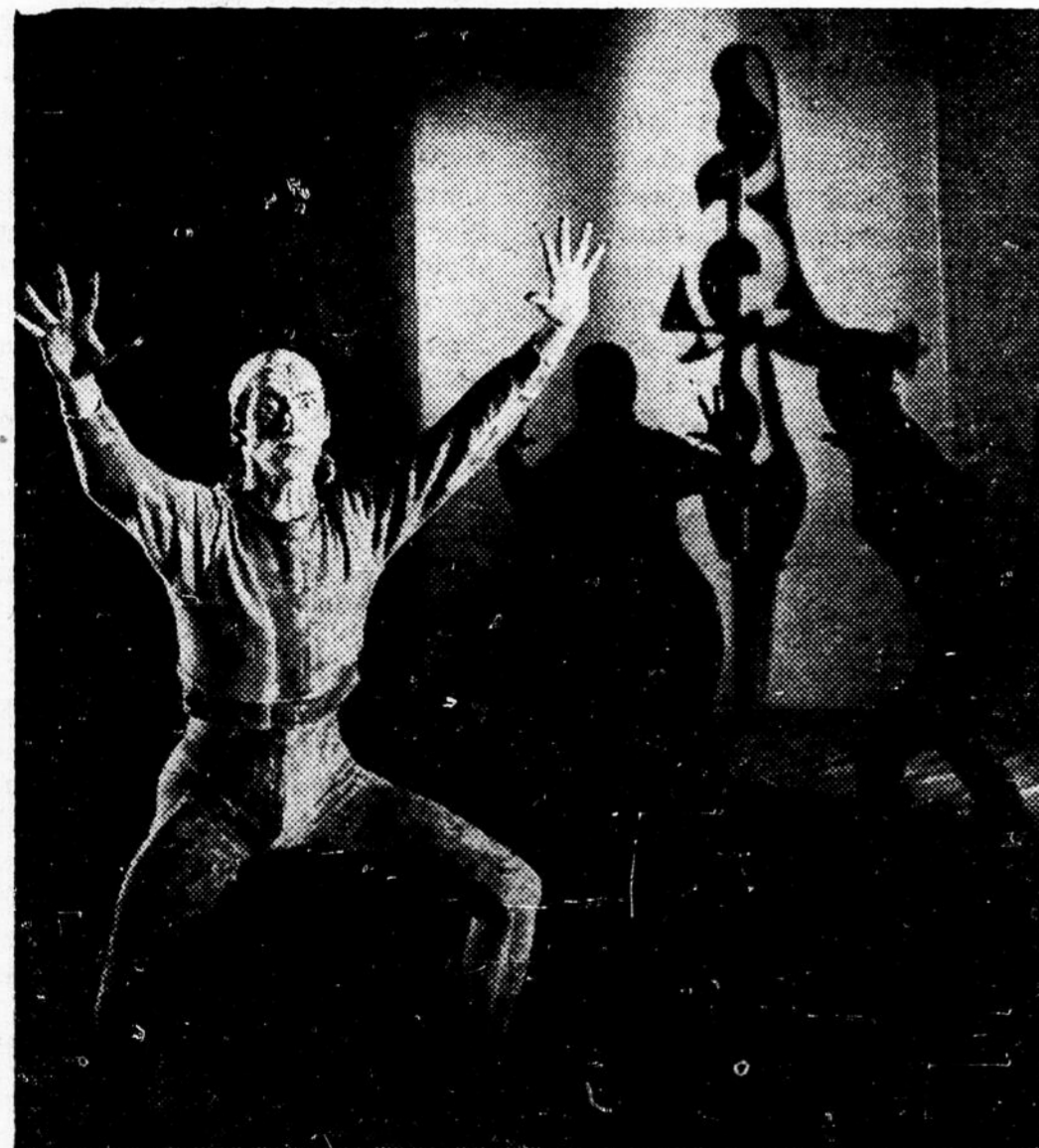
Guy Côté, d'Ottawa, en Angleterre



"Sestrières 49" fut le premier film sur 16 mm. dirigé par Guy Côté, qui en écrivit aussi le scénario et en fit le montage. Le film, qui s'inspire de la rencontre annuelle de ski entre les Universités d'Oxford et Cambridge, est considéré en Angleterre et en France comme l'un des films les plus intéressants du genre.



Un film abstraitif ne saurait se passer de 'mobiles', produits de cette forme d'art où s'est illustré Harry Calder aux Etats-Unis. Ces constructions, qui s'inspirent à la fois des principes de la sculpture et de la dynamique, visent à donner l'illusion du mouvement perpétuel. Pour le film dirigé par Guy Côté, ils ont été assemblés par un Américain de descendance japonaise étudiant à Paris.



Dans une autre scène du film de Guy Côté, étudiant à l'Université d'Oxford, l'artiste (dont le rôle est joué par le danseur suédois Tutte Lemkow) se débat au milieu des silhouettes de la jungle. Le supplément du Times de Londres écrit que le film "est certes l'entreprise la plus ambitieuse qui ait été tentée jusqu'ici par des amateurs en Angleterre".



L'artiste aveugle a recouvré la vue et c'est maintenant la réalité fantômale et tragique qui s'impose à ses sens. Debout à la croisée, il contemple la ville humaine. Une scène du film néo-moderne tourné en Angleterre sous la direction de Guy Côté, d'Ottawa.

Coïn encyclopédique

Marco Polo, le grand explorateur de Venise, fut pendant quelques années l'envoyé spécial du célèbre souverain chinois Kublai Khan.

Le grand raz de marée qui s'est produit à la suite d'une violente secousse sismique au Japon en 1896 a causé la mort de 27,000 personnes.

Au 12e siècle, l'évêque danois Absolon, ou Axel, homme d'Etat et guerrier, fonda Copenhague et resserra les liens entre l'Eglise et l'Etat.

L'Académie royale des arts à Londres fut fondée en 1758 par le roi George III.

Couvrant une superficie de 450 milles carrés, le hâvre de San-Francisco est le plus vaste de la côte du Pacifique des Etats-Unis.

La Netherlands Telephone Company installa son premier réseau téléphonique à Amsterdam en 1881.

Edward Jenner, médecin anglais décédé en 1823, fut le premier à utiliser la vaccination.

Selon des géologues, les chutes Niagara ont reculé de sept milles en amont en 25,000 années.

La première institution d'enseignement supérieur au Canada, le Kings' College, fut établie à Windsor, en Nouvelle-Ecosse, en 1789. Plus tard, on déménagea l'institution à Halifax.

Le grand hall aux marchandises du chemin de fer Santa Fe, à Los Angeles, long de 815 pieds, peut loger 64 wagons à la fois.

Le fleuve Congo, en Afrique, fut découvert en 1484 par des navigateurs portugais.

Une femme journaliste de Boston, Harriet Quimby, fut la première femme à traverser la Manche en avion en 1912.

Le dernier empereur de Chine fut Hsuan Toung, qui perdit le pouvoir lorsque la république chinoise fut établie en 1912.

La Royal Humane Society fut fondée en Angleterre en 1774 par les docteurs William Hawes et Thomas Cogan.

L'Inde compte plus de 1.200 cinémas mais un cinquième seulement des films mis à l'écran sont importés.

Après trois siècles de domination par la Hollande, les Etats-Unis d'Indonésie sont devenus pays souverain en 1949.

Au début de la révolution américaine, en 1775, la Pennsylvanie comptait 100,000 habitants d'origine allemande.

Le lac Ontario fut découvert en 1615 par Etienne Brûlé qui y fut suivi de près par Samuel de Champlain.

L'Université McGill, à Montréal, reçut sa chartre en 1821, mais ce n'est que huit ans plus tard qu'on y commença l'enseignement des arts et des sciences.

La radioactivité de l'uranium fut découverte en 1896 par Antoine-César Becquerel, physicien français.

La production canadienne du sucre de betterave a atteint 241 millions de livres en 1951. La récolte de betteraves à sucre avait été de 963,000 tonnes.



LES MODISTES de Paris présentent ce printemps des chapeaux, petits et charmants. En haut, des créations de Jane Blanchot; en bas, des chapeaux signés Maud et Nano.

Comment ça va?

par Thérèse L'HEUREUX

BONJOUR! Comment ça va? A peine avez-vous eu le temps de reconnaître l'aimable personne qui vous adressait d'abord une exclamation, puis une question, que la voilà disparue dans la foule. Bien entendu, elle ne s'attendait pas à une réponse. Vous n'en demeurez pas moins un peu abasourdi, puis vous vous accusez d'impolitesse.

Pourtant, s'il y a eu manquement à l'étiquette, à qui la faute? Les personnes au langage soigné demanderont: "Comment allez-vous?" Toutes n'en attendent pas moins, soit aucune réponse, soit: "Très bien merci". Je veux bien croire à la politesse acceptée de ces formules. Elles demeurent tout de même "usées". Pourquoi nos connaissances et nos amis courent-ils toujours comme si leur temps était compté? Admettons que nous n'aimerions pas voir ces gens nous accoster à chaque coin de rue, pour entreprendre d'interminables conversations. De cette extrême à celle où la personne qui nous demande poliment de nos nouvelles, file à l'anglaise, sans nous laisser le temps d'ouvrir la bouche, il existe une grande marge.

"Comment ça va?" C'est court, simple, mais tellement imprécis. Si cette expression ne faisait pas tellement partie de notre conversation courante, nous pourrions y mesurer l'intérêt, souvent minime, que nous portent nos amis. Faut-il calculer le nombre de minutes? Peut-être est-il trop long d'associer notre interlocuteur à ses intérêts particuliers, puis de lui poser une question directe? Voici: cette dame aux cheveux ébouriffés, c'est bien notre amie Gisèle. Allouons ici trois secondes. Ah! oui, elle vient de se fiancer. Trois autres secondes viennent de s'écouler. "Bonjour! J'ai appris tes fiançailles à M. Untel. Tu te marieras bientôt?" Le tout n'a sans doute pas pris deux minutes de notre précieux temps — à moins que nous possédions un esprit très lent. Bien entendu, il se sera écoulé une ou deux autres minutes, avant que nous ayons écouté la réponse. Rien ne nous empêche alors de continuer notre route, puisque "tout va bien".

Non, nos doléances ne se terminent pas ici. Voici accourir notre tante Yvonne, aux yeux pétillants de malice et au sourire perpétuel. "Tiens, ma nièce! Ça va bien, n'est-ce pas?" Et si elle n'écouterait que son bon cœur, elle nous relèverait les coins de la bouche, d'un geste délicat, pour nous forcer à sourire. Ces gens veulent absolument que nous leur répondions, avec un grand signe affirmatif de la tête: "Oui, ça va bien." Malgré leurs bonnes intentions, nous réclamons le droit de les informer que nous allons mal, si tel est le cas.

Rares sont les courageux qui osent déclarer franchement: "Non, je ne vais pas très bien." Optant pour un compromis entre le langage de conversation et leur véritable état d'esprit, la plupart biaisent ainsi: "Oh! Ça ne va pas trop mal".

Il ne s'agit pas de condamner cette expression gaie et typique au Canada français, mais simplement de l'employer à bon escient, ou de constater combien les mots et les actes deviennent facilement routine et habitude. "Comment ça va?" L'intonation y paraît parfois tellement sincère, que l'on oublie l'avoir entendue mille fois. Nos compatriotes de langue anglaise sont d'ailleurs les premiers à apprécier le charme musical de ce salut. Et leur connaissance du français se limite parfois à cette expression!

De petites têtes pour le printemps

Par JEANDINE

CETTE année, toutes les modistes semblent s'être mises d'accord pour préconiser une ligne générale homogène qui, par ce fait même, a des chances de triompher.

Avant tout, nos têtes devront être petites — et plus encore nos chapeaux. Ceux-ci pourront être fort éclectiques quant à leurs formes, à condition de ne point s'évader en hauteur et d'épouser étroitement une tête menue. S'ils jouissent d'une tolérance, c'est simplement de pouvoir s'étouffer un peu à droite et à gauche. Les garnitures en effet s'évasent en ailes, ces noeuds posés à plat sur une calotte plate, ou en relief sur chacune des oreilles.

Les calottes donc, épousent étroitement la forme de la tête. Elles sont rondes, souvent régulières ou s'avancent légèrement au-dessus du front en un mouvement Catherine de Médicis. Les bords, quand ils existent, sont petits, eux aussi, et pour paraître plus fins encore, ils sont roulés, ou bien relevés sur des calottes très plates.

La petite cloche cependant a droit de cité, elle est même l'une des favorites de quelques maisons. Mais ses dimensions sont véritablement réduites au minimum. On l'exécute en tissu écossais, en paille unie, en gros grain. Elle se garnit de fleurs, de fruits, voire d'oiseaux, car ceux-ci n'ont point abandonné nos coiffures.

Le turban est le second favori, semble-t-il. Mais il n'a rien d'exotique ni de somptueux. Il rappellerait plutôt les drapés collant à la tête que les corsaires d'antan posaient sur leur chef pour maintenir leurs cheveux ou pour en tenir lieu... Là encore, l'écossais est roi, mais aussi les tons vifs dans des jerseys, des gros grains ou des pailles fantaisies.

Comme chaque printemps, voici revenu le canotier. Cette année, sa calotte est basse, ronde, sage. Son bord, étroit, est roulé. Lui aussi aime les cerises — ou les fleurs — ou les pailles fantaisies comme ces écossais de deux tons que la mode met en honneur.

Bien entendu, en profusion dans les collections apparaissent tous les petits bonnets, les plateaux, les bi ou tricornes, les drapés, les chiffonnés, toutes ces amusantes fantaisies qui font d'une coiffure une parure qui renouvelle un visage.

Il semble que les voilettes, parfois abandonnées, fassent un retour offensif. La plupart de ces petites coiffures en comportent; voilettes à grands réseaux, qui ne dissimulent nullement le visage. Elles s'arrêtent d'ailleurs très vite — sous les yeux — donnant seulement un peu de mystère et de profondeur à ceux-ci. Pour celles que la platitude du coiffant effrayerait un peu, cette petite voilette peut servir (il suffit pour cela de la relever au-dessus du bord), à donner de l'envolée à l'ensemble.

Les couleurs printanières ne semblent pas vouloir être douces



PARIS présente cette élégante robe du soir dessinée par Jean Patou. Cette ravissante création est de tulle blanc, richement brodé. L'écharpe de taffetas rose qui la complète lui donne un air royal.

L'Courier de Jeanne

Q.—J'étais courtisée depuis un an par un jeune homme de 22 ans, quand il m'a présenté un autre jeune homme, que j'ai aimé tout de suite. Ce jeune homme m'a fréquenté pendant cinq mois, puis il est retourné chez ses parents; depuis ce temps, je n'ai pas entendu parler de lui. Devrais-je lui écrire? — Je mesure 5 pieds et 2 pouces et je pèse 122 livres. Mon poids est-il normal? J'ai 17 ans.

Sans pseudonyme

R. — Les jeunes gens détestent ordinairement la correspondance, tandis que les jeunes filles s'y complaisent. Disons une fois de plus que lorsqu'un jeune homme ne prend même pas la peine d'écrire un mot à la jeune fille qu'il a courtisée et dont il est séparé ne tient guère à elle. De plus, vous n'avez pas agi avec sagesse en vous amourachant du camarade de ce premier jeune homme qui vous fréquentait depuis un an. Ni l'un ni l'autre de ces jeunes gens ne doit avoir présentement beaucoup de considération pour une personne aussi volage. Ce n'est pas à vous à écrire; le jeune homme doit faire les premiers pas. — Votre poids est légèrement au-dessus de la normale; il devrait être d'environ 114 livres.

Q. — Je suis brune aux yeux bruns. Quelle couleur me siérait le mieux pour un costume? Quel colège préférez-vous, Larocque ou Lafortune? J'ai beaucoup de poil sur les bras et j'aimerais savoir comment le faire disparaître. Merci à l'avance

R. — Un costume couleur tan vous irait bien. — Ces deux col-

ou atténuées. Le noir demeure classique, il est souvent choisi, mais bien des tons vifs s'imposent également. Les écossais d'abord, dont nous avons déjà parlé, des écossais qui recherchent la gamme des bleus et des jaunes. Parmi les unis, le rouge reprend un réel avantage — un certain rouge assez vif qui fardera les visages sous la lumière vive des premiers beaux jours. Un bleu franc, un or assez rutilant, qui s'allie parfois à un tabac soutenu. Les tons naturels et pains brûlés retrouvent également, comme à chaque saison estivale, leur vogue coutumière.

Quant aux matières, elles évoluent entre des pailles que les spécialistes veulent toujours plus originales, plus souples, plus ai-

(Suite à la page 13)

lèges sont deux bonnes institutions où l'on donne des cours commerciaux. Ecrivez-leur afin de leur demander leur programme d'études. — Il serait préférable de ne pas épiler ces poils, car ils repousseront. La seule méthode qui les ferait disparaître en permanence serait celle de l'électrolyse. Vous pourriez peut-être les décolorer en appliquant avec une brosse une solution de deux cuillerées à thé d'ammoniaque dans quatre onces de peroxyde.

* * *

Q. — J'ai 13 ans et je pèse 120 livres; je mesure 5 pieds et 4 pouces. Est-ce mon poids normal? Puis-je porter du rouge à lèvres pour aller au cinéma ou au restaurant le soir? Quelle couleur me conviendrait pour un ensemble du printemps, si je suis brune?

Huguette

R. — Oui, votre poids est normal. — Vous êtes un peu jeune pour porter du rouge à lèvres; vous auriez l'air d'une petite fille qui joue à la "dame", comme une fillette de sept ans qui s'amuse à trotter avec les souliers à talons hauts de sa mère. — Le plaid écossais sied bien aux jeunes filles de votre âge.



Après la descente, une nouvelle ascension. Le skieur isolé n'en poursuit pas moins sa route, car il faut faire vite. L'hiver prendra bientôt fin et il ne pourra avant plusieurs mois retrouver l'exaltation que seul le ski peut donner. Pour une des dernières fois, il contemple la neige obstinée des hauts sommets.

~~~~~

Votre santé

# La peste blanche

PARIS (Spécial au "Droit") — C'EST ainsi que l'on désignait la tuberculose au moyen âge non seulement parce qu'elle présentait un tableau souvent analogue à celui de la peste, mais aussi en raison des ravages étendus que ces deux maladies causaient à cette époque. On appelait "maladies pestilentielles" toutes les grandes épidémies de ce temps. Mais alors que les pestiférés présentaient souvent de grandes taches noires ou violacées (peste noire), par suite d'hémorragies sous la peau, on avait noté que les tuberculeux développaient tous au contraire une pâleur livide sinon cadavérique, d'où le nom de peste blanche.

Les auteurs anciens l'ont aussi appelée "phtisie" et "consomption", car ils avaient observé que les tuberculeux actifs, décharnés et en proie à une fièvre tenace, voyaient leurs corps consumer littéralement à petit feu.

La date d'apparition de cette maladie semble remonter aux temps les plus reculés de l'histoire. C'est ainsi que des recherches archéologiques ont pu mettre en évidence des lésions tuberculeuses typiques sur des squelettes humains de l'Antiquité. Et, il y a plus de 2,000 ans, Hippocrate, l'un des Pères de la médecine, écrivait: "La Phtisie est la plus répandue et la plus cruelle des maladies, c'est elle qui fait mourir le plus grand nombre d'individus. Ce témoignage ancien nous prouve combien le problème de la tuberculose s'est posé avec acuité dès les débuts de l'humanité.

En 1952, tout en songeant aux ravages effrayants que la peste blanche a causés dans le passé, nous pouvons tout de même enregistrer des gains tangibles et assez encourageants. Si nous étudions en effet la situation de la tuberculose dans différents pays, nous constatons que ce fléau fait définitivement marche arrière, grâce à la précision de plus en plus grande des armes de la médecine contemporaine.

C'est surtout aux Etats-Unis et au Danemark que la lutte contre cette maladie a été menée avec le plus de détermination et a connu les meilleurs résultats. Aux Etats-Unis, alors qu'on enregistrait une moyenne de 202 mortalités par 100,000 âmes, par suite de la tuberculose, ces pertes étaient réduites à 27 en 1949.

La situation du Canada est un peu moins favorable, puisque en 1947, ce chiffre était de 42. C'est malheureusement dans la Province de Québec que les décès par cette cause sont encore les plus nombreux. En 1938, les statistiques attribuaient au Québec un taux de mortalité fantastique, soit 93 par 100,000 de population. Ce qui signifie qu'à ce moment-là, plus de 2700 vies humaines étaient sacrifiées à la phtisie chaque année dans cette province. Cependant, il y a environ 15 ans, l'offensive s'y est engagée sur une vaste échelle, et aujourd'hui, le taux de mortalité tuberculeuse dans cette localité est tombé à moins de 70. La province d'Ontario a réalisé dans ce domaine des progrès plus

rapides, puisque ce taux y est actuellement d'environ 30.

En dépit de ces succès relatifs, la "consomption" demeure encore, après le cancer et les maladies du coeur, l'une des plus grandes faucheuses de vies humaines. Il est stupéfiant de constater que la tuberculose tue actuellement, chaque année, à travers le monde plus de 5 millions d'individus. Il importe donc de ne pas ralentir nos efforts en vue de l'éradication de ce mal qui taille si largement dans notre capital humain.

(à suivre) J.-G. L.

~~~~~

De petites...

(Suite de la page 12)

sées à travailler; les gros grains, les failles, les jerseys et toutes sortes de fantaisies qui jouent sur les cheveux et mettent en valeur le velouté du regard.

Les rubans enfin font une vive offensive sur les chapeaux d'été qui s'élargissent de noeuds posés en travers ou servant derrière d'appui à une toque portée toute entière vers l'avant.

Parmi cette diversité, qui obéit cependant à un mot d'ordre général, les femmes voudront choisir — tout en restant fidèles à la mode — la forme qui siéra le mieux à leur type et à leur beauté.

(S. I. F.)

Pouding chaud aux cerises

Les poudings sont des plats faciles à préparer en tout temps de l'année. On apprécie particulièrement en cette saison les poudings chauds. Voici donc la recette d'un pouding aux cerises, délicieux et nutritif.

(4 à 6 services)

- 1 tasse de farine à gâteau tamisée
- ¾ tasse de préparation aux cerises pour
- ½ tasse de lait
- ⅓ tasse de sucre
- 3 c. à table de beurre mou
- 1-½ c. à thé de poudre à pâte
- ½ c. à thé de vanille
- ⅓ c. à thé de sel
- 1 oeuf battu

Faire bouillir de l'eau dans la partie inférieure d'un bain-marie. Bien graisser la partie supérieure de ce bain-marie, et y verser la préparation aux cerises. Défaire le beurre en crème. Ajouter le sucre graduellement et continuer de défaire. Ajouter l'oeuf battu, et la vanille. Bien battre. Tamiser ensemble la farine, la poudre à pâte et le sel. Ajouter les ingrédients secs et le lait, en alternant, agitant la pâte légèrement après chaque addition. Verser sur le mélange aux cerises. Fermer hermétiquement et placer immédiatement au-dessus de l'eau bouillante. Cuire 2 heures, ou jusqu'à ce que la pâte soit ferme. Faire bouillir l'eau continuellement durant la cuisson; en ajouter si nécessaire. Quand le pouding est cuit, renverser sur un plateau et servir chaud. Ce pouding peut être servi avec de la crème ou toute autre sauce, si désiré.

Variations:

Toute autre préparation pour tarte peut aussi être utilisée: différentes sortes de confitures, fruits en conserve, marmelades, fruits secs ou fruits confits.

(Service des Produits du Lait — Montréal.)



"Le Droit" interroge ses lecteurs

Votre avis?

Exemptions de taxes aux
salles paroissiales?

ENQUETE PAR CLAUDE DESRÔSIERS
PHOTOS PAR PIERRE NORMANDIN



ROGER CHARBONNEAU,
secrétaire de l'Association
canadienne-française
d'éducation

"Il est dans l'intérêt commun d'exempter ces groupements paroissiaux et éducationnels; ils accomplissent une belle oeuvre sociale; ils épargnent de l'argent à la cité et à la province en empêchant la criminalité juvénile. Par ailleurs, ils réussissent difficilement à rejoindre les deux bouts."



RUPERT S. BROADFOOT,
C.R.,
greffier de la Cour
de comté

"Je m'oppose absolument à l'impôt foncier sur nos salles paroissiales. J'ai participé activement au travail de plusieurs de ces organisations et nous avons toujours terminé l'année par des déficits. Il n'y est pas question de faire de l'argent; mais de faire oeuvre d'éducation et de loisirs."



M. PAUL LAPERRIÈRE
importateur

"Je m'oppose certes à la taxe foncière sur les salles paroissiales dans les cas où elles fonctionnent à déficit ou utilisent leurs profits pour des fins charitables ou philanthropiques. La très grande majorité de nos salles se placent effectivement dans cette catégorie. Dans les autres cas, il y aurait distinction à faire."



L'échevin ERIC QUERY

"L'exemption devrait leur être accordée. Ce ne sont pas des groupements à but lucratif et logiquement, la cité est intéressée à leur existence. Sans eux, la municipalité devrait fournir les mêmes services à la population et à un coût beaucoup plus élevé, car elle devrait payer tout son personnel!"



M. ARTHUR DESJARDINS
Directeur de l'Union
Saint-Joseph

"Refuser l'exemption à nos salles paroissiales, c'est vouloir blâmer tous les Conseils de ville qui depuis 1932 et même avant, ont reconnu qu'elles font partie intégrante de la paroisse et rendent à la population des services plus considérables et moins onéreux que bien des organismes municipaux de loisirs."



JOSEPH SAINT-AMANT
président de la
Saint-Jean-Baptiste

"L'Association Saint-Jean-Baptiste d'Ottawa s'oppose entièrement à l'imposition de taxes sur les salles paroissiales, ou tout autre immeuble, servant au culte, au sport, à des oeuvres sociales ou autres et qui relèvent directement de la paroisse. Nous avons formé un comité d'études, en vue de trouver une solution satisfaisante au problème."

La guerre des prix

Si elle est moins apparente, la guerre des prix commencée l'été dernier se continue plus que jamais aux Etats-Unis et au Canada. La forme est tout à fait différente, mais une chose reste certaine: les marchandises sont en abondance dans les entrepôts et les vendeurs cherchent à s'en débarrasser. Certains marchands ne sont pas conscients de cette nouvelle guerre des prix. C'est pourquoi un certain nombre d'entre eux prétendent qu'une baisse des prix est chose normale à ce temps-ci de l'année, tandis que d'autres sont d'avis qu'il y a réellement un abus de la part des grandes entreprises.

La nouvelle tactique des marchands ne prend pas la même tournure qu'auparavant. On ne se sert plus des grandes pages de journaux pour annoncer un "spécial". Cette fois, les produits ne sont pas annoncés publiquement, mais leur prix est marqué graduellement plus bas dans une marge de 10 à 50 pour cent du prix du catalogue. Le pourcentage varie selon l'attitude des compétiteurs voisins.

Un autre moyen consiste à accorder une grande valeur à un objet de rechange. On a même vu des marchands créditer une forte somme sur un poêle ou un réfrigérateur et dire ensuite au client de garder les deux articles, le vieux et le neuf.

Ainsi l'homme avisé peut obtenir des réfrigérateurs de marque connue, des tapis, des instruments de télévision, des accessoires électriques, des machines à coudre, des livres, des médicaments et même des cosmétiques à des prix relativement très bas.

Les grandes entreprises semblent préférer la guerre sournoise d'aujourd'hui à celle de l'été dernier qui menaçait d'apporter de grands changements aux lois du commerce.

La situation prouve une chose en particulier. Les prix de certains produits ne sont pas élevés à cause de leur rareté. Les inventaires de fin d'année ont démontré qu'il y en a suffisamment en entrepôt pour suffire à toute la population. C'est le coût de production qui dans bien des cas, expose les prix à une montée continue. Les marchands qui vendent leur marchandise à rabais le font simplement dans le but d'éviter des pertes.

Gérard Leroux

Au
contact
de la
nature



Protection de la faune

La revue Forêt (conservation), organe de l'Association forestière québécoise nous rappelle que la Société de Conservation du Canada vient d'être ressuscitée au cours d'une assemblée spéciale tenue à Ottawa, le 2 janvier dernier.

Une trentaine de représentants du Québec ont été inscrits au nombre des nouveaux membres. De plus, un groupement national réunira une fois l'an les partisans de la conservation des diverses provinces de la Confédération.

X X X

Voici une partie des résolutions adoptées au congrès de Montréal par la Fédération des Clubs de Chasse et de Pêche:

1 — La Fédération prie le ministre de la Chasse et de la Pêche d'étudier sérieusement l'opportunité d'employer un plus grand nombre de biologistes et autres experts pour obtenir les renseignements capables de guider le département dans ses efforts en vue de la conservation et de la protection des ressources du Québec en gros gibier.

2 — La Fédération accorde de nouveau son appui au projet de restauration de la rivière Saint-François et aux propositions mises de l'avant par les Chambres de Commerce des Cantons de l'Est concernant ce projet.

3 — On recommande au gouvernement d'augmenter l'effectif des gardes-pêche par l'emploi d'auxiliaires temporaires; de punir plus sévèrement certaines infractions; de modifier les règlements dans plusieurs cas spécifiques, etc.

Merci à Forêt-(conservation) de faire connaître ces exemples du beau travail accompli par la Fédération.

X X X

On nous apprend que du poisson blanc gelé est transporté par camion du Grand Lac des Esclaves à New-York, cet hiver. Le voyage de plus de 3,000 milles se fait en 5 jours avec un camion d'une capacité de 14 tonnes. Un long voyage de l'Arctique au marché...

X X X

Le ministère ontarien des Terres et Forêts rapporte l'enregistrement d'une peau de castor albino: chose très rare. Un trappeur a capturé un renard de l'Arctique à 30 milles au nord de Cochrane, Ont., i.e. à un endroit très au sud des régions normalement fréquentées par cet animal.

X X X

Les gardes-chasse, durant le mois de mars, s'efforceront tout particulièrement de protéger le chevreuil contre les attaques des loups et des chiens. On sait que c'est durant ce mois que le chevreuil est le plus vulnérable à ces attaques, parce qu'il peut difficilement marcher sur la légère croûte de glace qui recouvre la neige sans enfoncer.

X X X

Le ministère ontarien des Terres et Forêts nous propose un pâté au lapin, très en vogue, paraît-il, chez les gardes-chasse. Je vous transmets la recette:

Couper le lapin en morceaux à frire. Les faire brunir dans la poêle à frire. Enlever la viande et la laisser refroidir. Couper la viande en menus morceaux. Ajouter au liquide de la poêle une tasse de porto. Mettre le lapin avec le jus dans un plat assez profond pour aller au four. Ajouter un oignon coupé en tranches. Cuire à 350 degrés jusqu'à ce que le tout soit tendre. Ajouter une boîte de soupe aux champignons. Couvrir de pâte à biscuit et laisser cuire.

ACTEON

Cette chronique hebdomadaire est commanditée par



ARTICLES DE SPORT

5, rue LAVAL, HULL

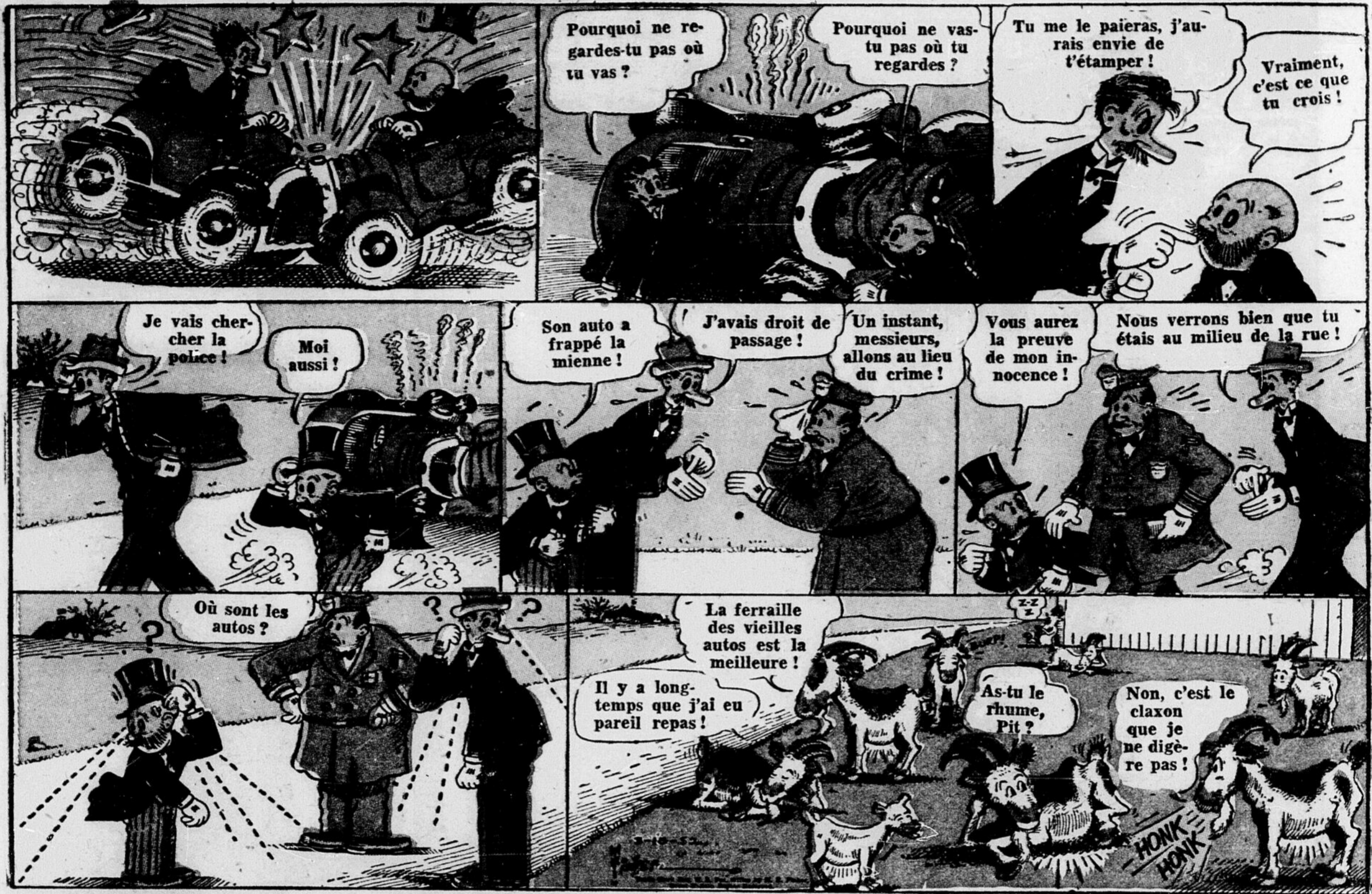
Tél: 77-6076



MUTT et JEFF

SONT-CE DES AUTRUCHES ?

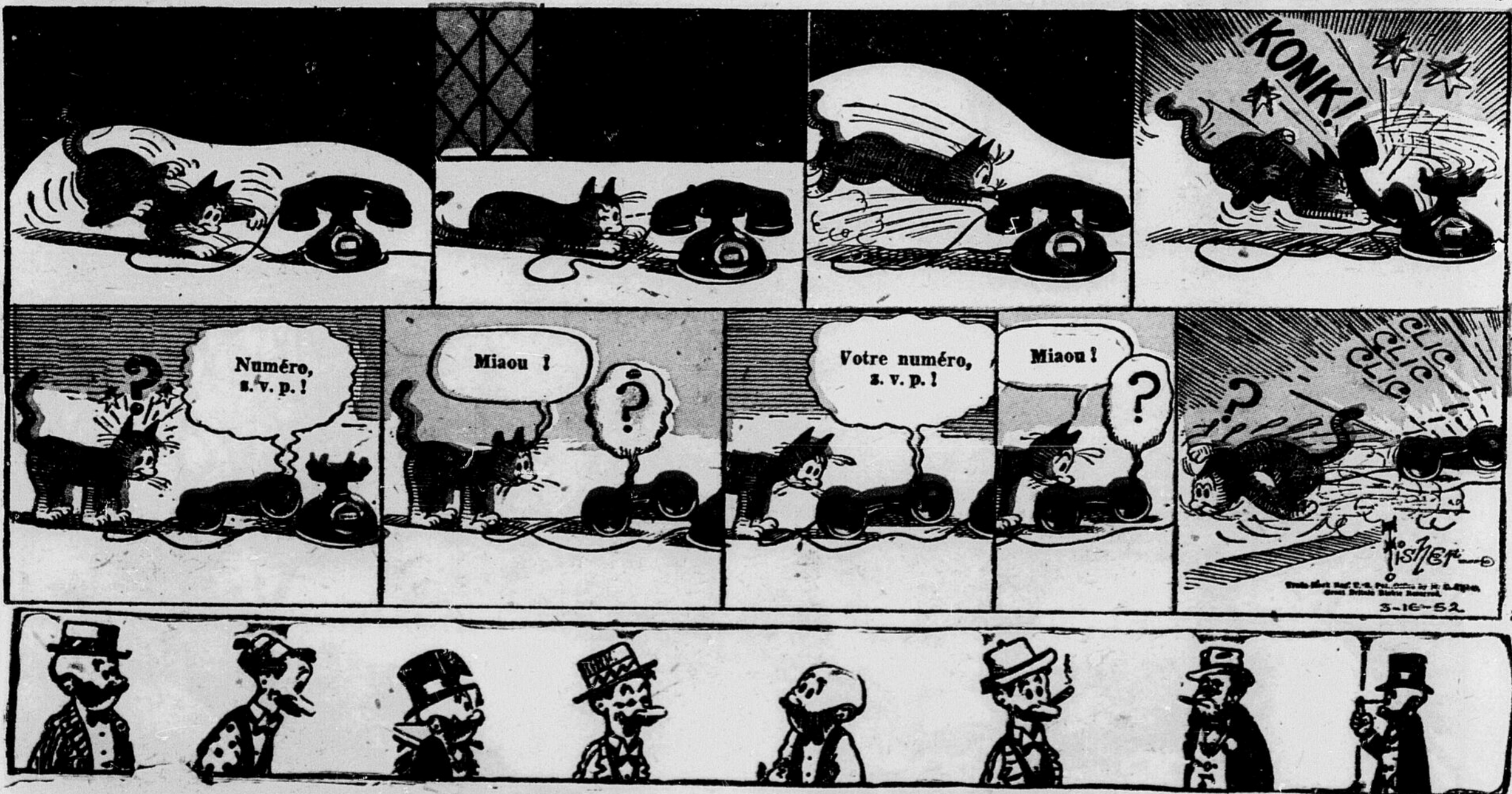
Par BUD FISHER



LE CHAT DE CICERON

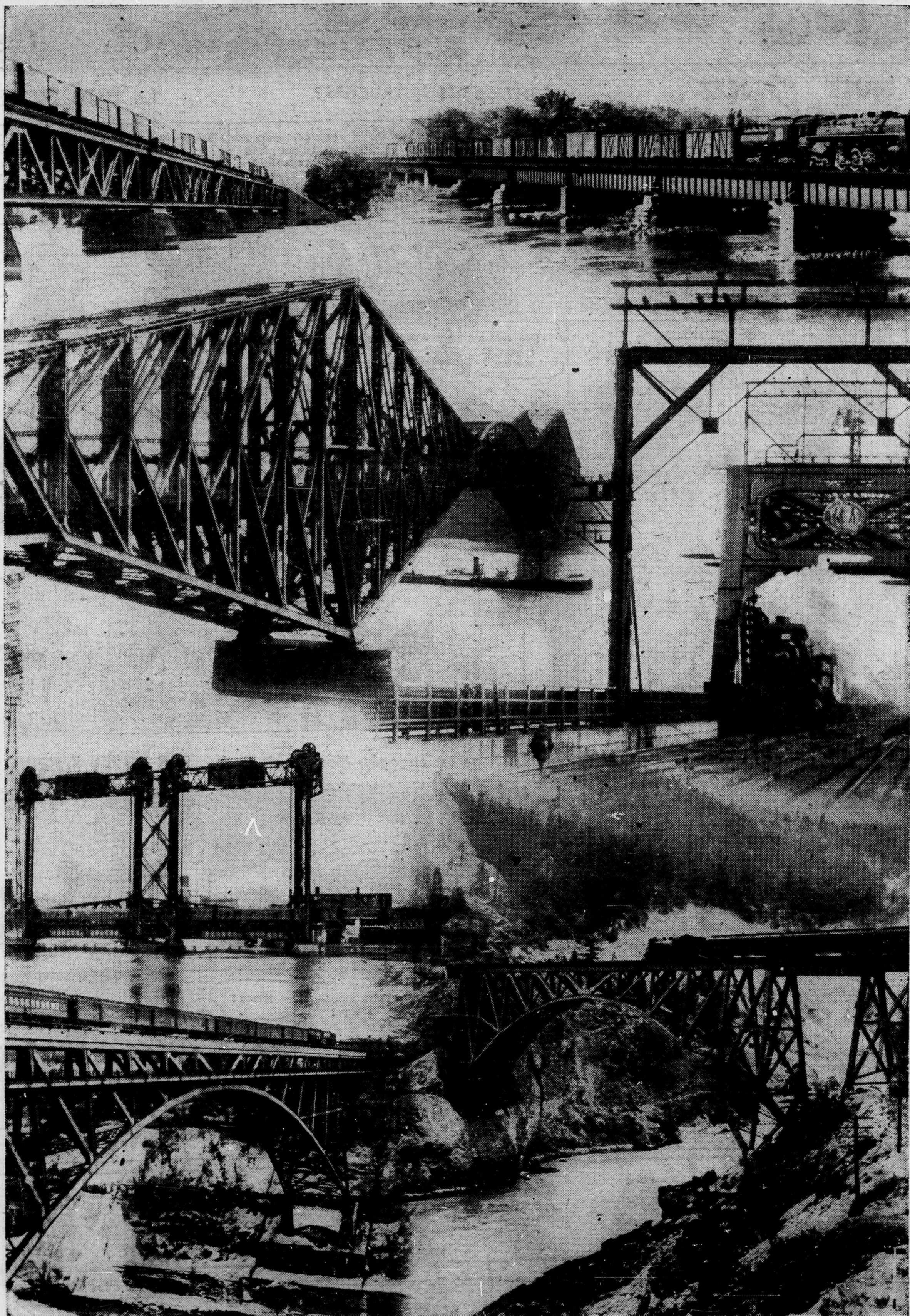
La ligne est engagée, Mme la chatte!

PAR BUD FISHER



VOS PROBLÈMES... confiez-les à notre psychologue, le Dr L. Martin-Pelland, ou au Courrier de Jeanne, Le Droit, Ottawa

Quelque 6,500 ponts



On compte quelque 6,500 ponts sur le parcours du National-Canadien et pas moins de 65 tunnels. C'est à Montréal que se trouvent le pont et le tunnel les plus longs et à Niagara, le pont le plus élevé. A Montréal, le pont Victoria mesure 6,593 pieds et le tunnel du Mont Royal, 3.3 milles de long. La voie du National-Canadien qui traverse le pont construit au-dessus de la rivière Niagara est à 250 pieds au-dessus du niveau de la rivière. On voit, de gauche à droite, en haut, les ponts de Beloeil et Vaudreuil; deuxième rangée, le pont de Québec; troisième rangée, le pont du canal Lachine et le pont Victoria et, en bas, le pont de la Rivière Niagara et le pont Cisco, sur la rivière Bulkley, près de Hazelton, C.B.

(Photo National-Canadien)

Le FANTOME
PAR
LEE FALK
et
WILSON McCOY



COMMENT GAGNER TA MAIN, CHICA ?

APPORTE-MOI UN LOUP VIVANT POUR MA FETE ! JE VEUX M'EN FAIRE UN TOUR DE COU.



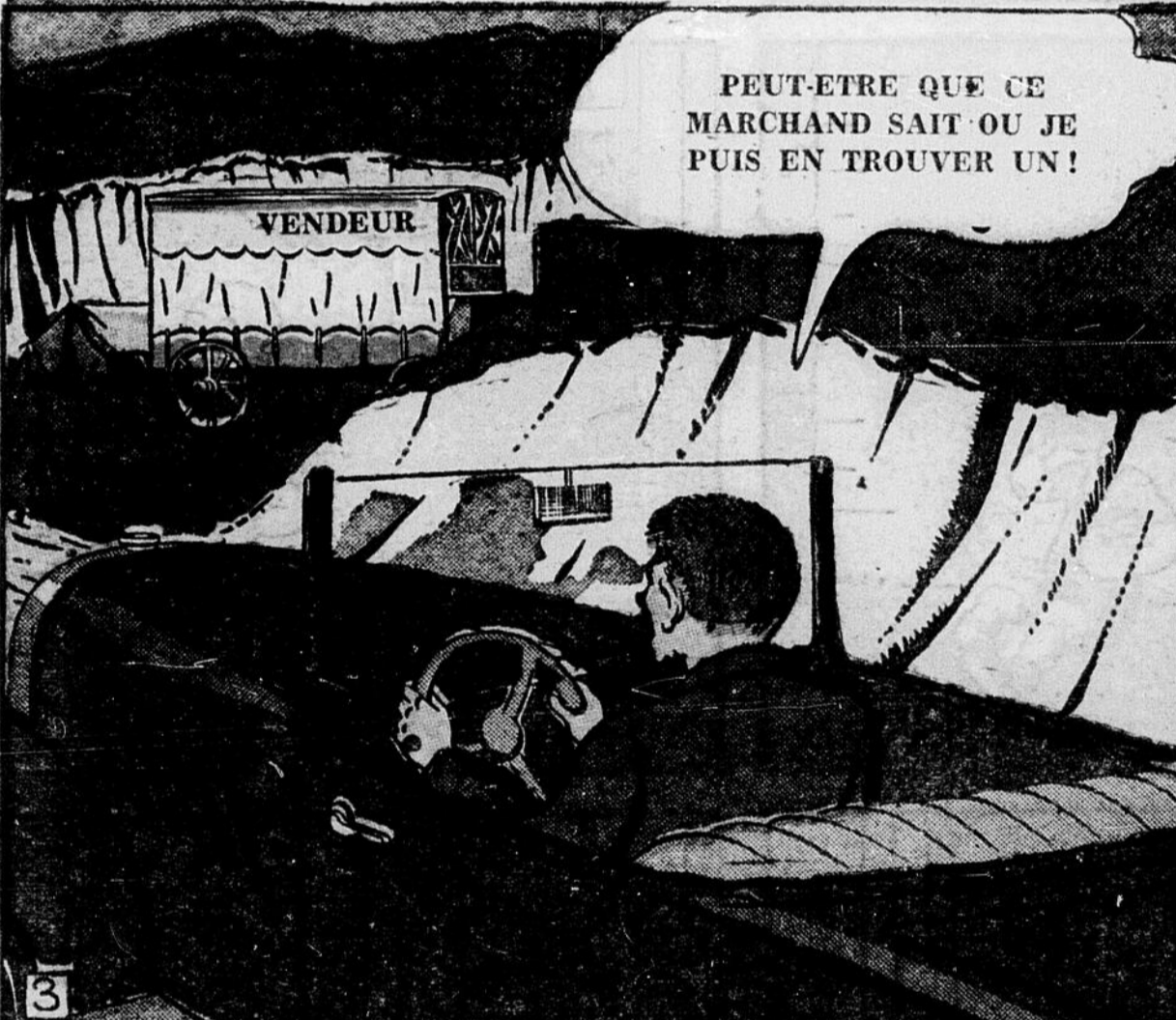
IL N'Y A PAS DE LOUP VIVANT A DES MILLES A LA RONDE.

OUI, WILBUR, JE SAIS, BON-JOUR !



PEUT-ETRE QUE CE MARCHAND SAIT OU JE PUIS EN TROUVER UN !

VENDEUR



JE VAIS TE LE VENDRE, MAIS JE T'AVERTIS QU'IL EST MECHANT !

JE M'EN MOQUE, JE VEUX SA FOURRURE.



POURQUOI EN FAIS-TU ACCROIRE A CE PAUVRE WILBUR !

VOYONS, MAMAN, JE M'EN SUIS DEBARRASSEE EN LUI DEMANDANT UNE CHOSE IMPOSSIBLE !



VOICI CE QUE TU DESIRES ! NOUS POUVONS NOUS MARIER DEMAIN !


OH, NON !

WILSON McCoy 3-16

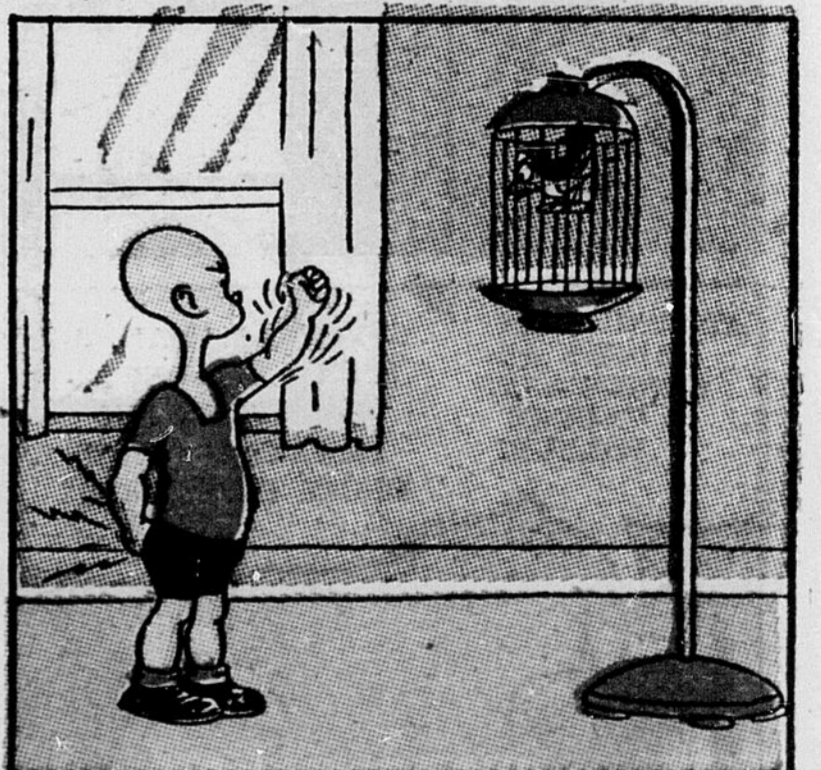
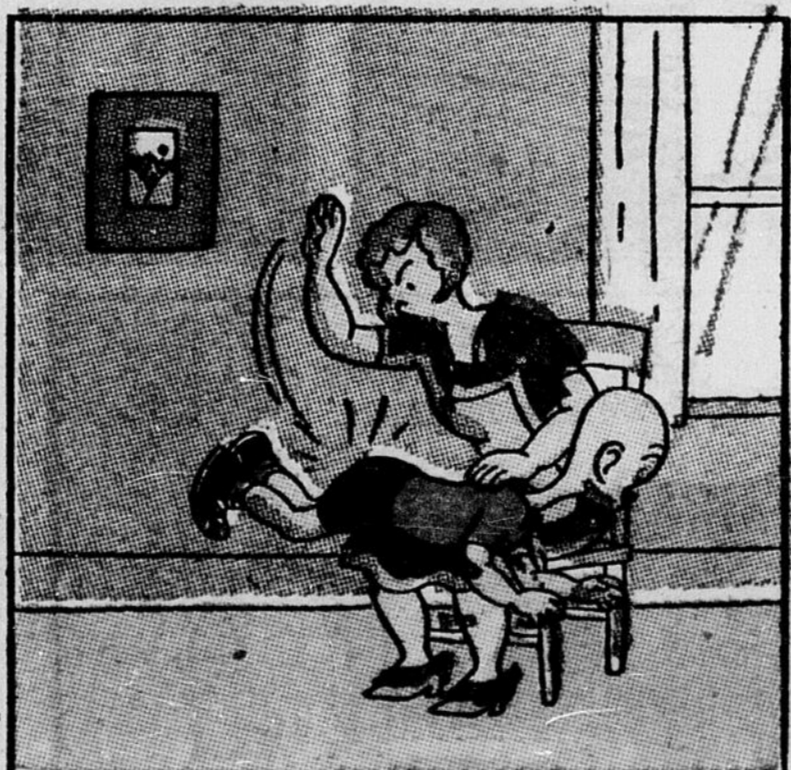
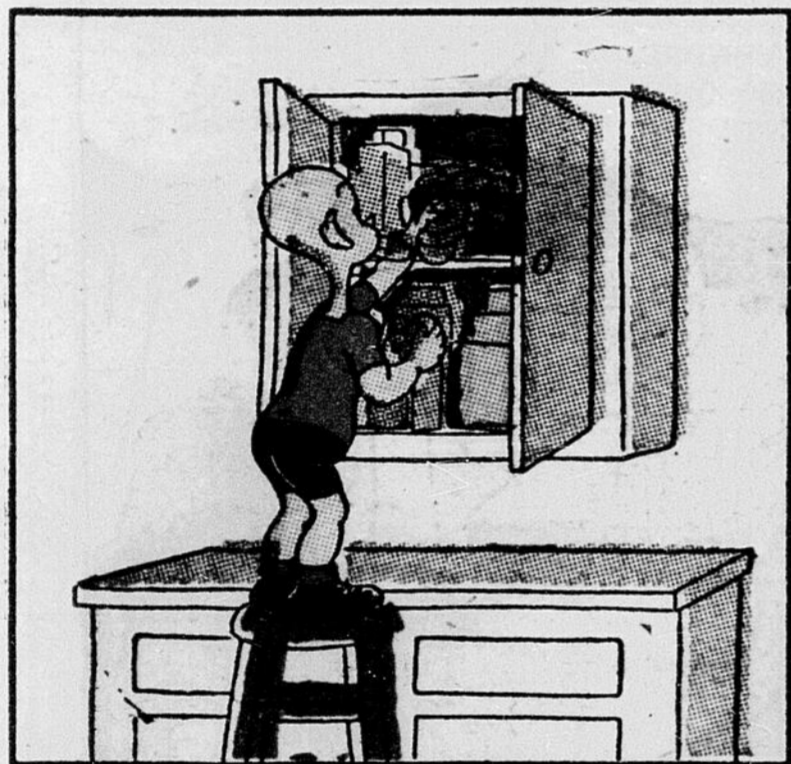
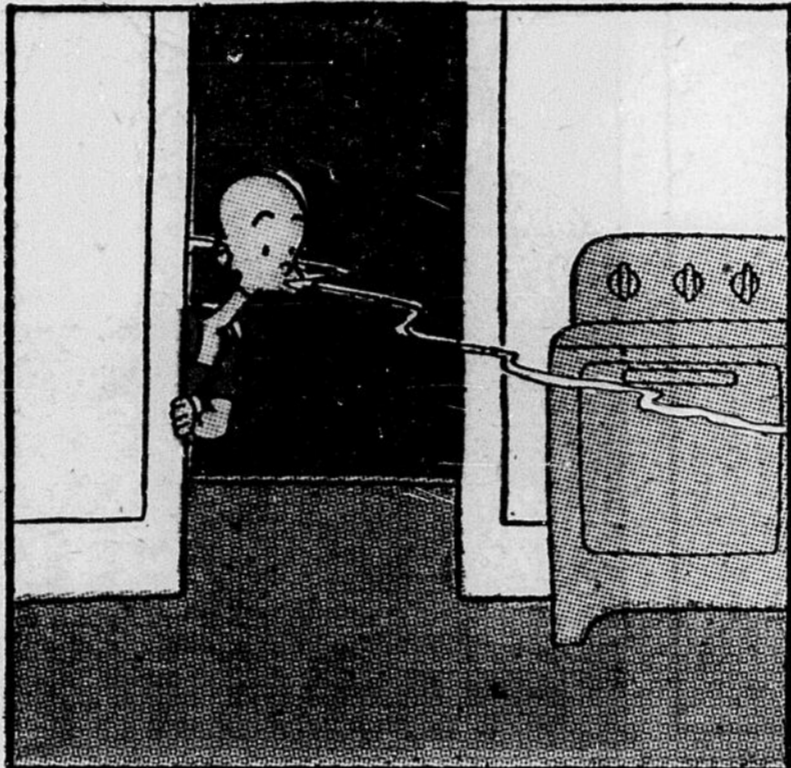
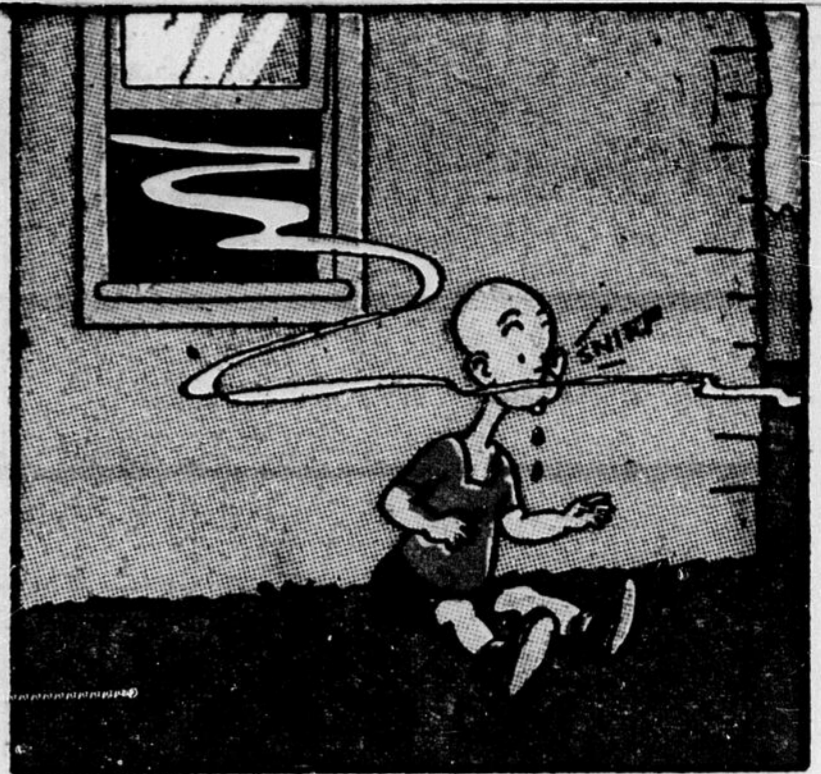
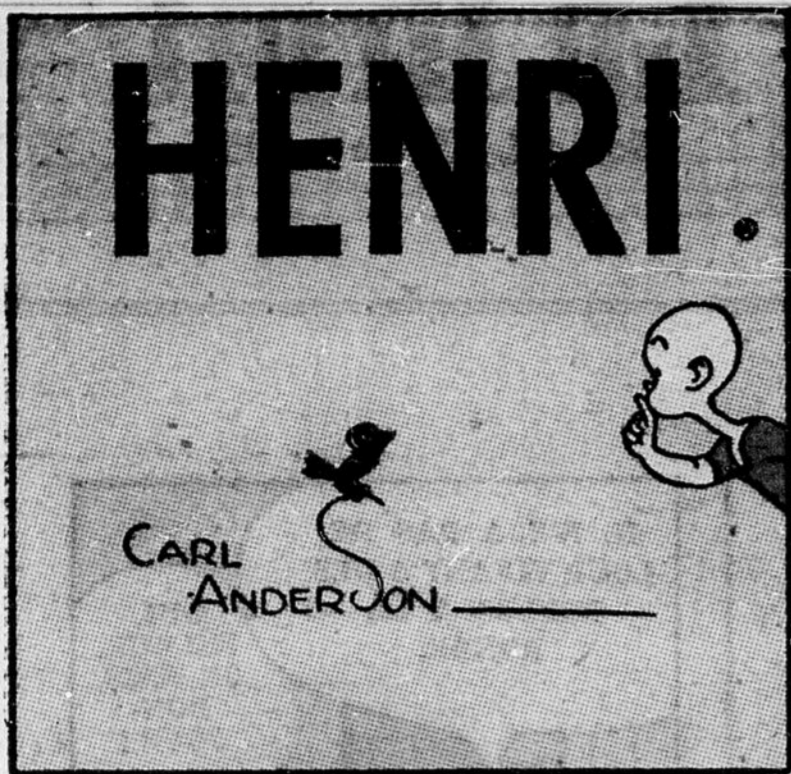


ETAIT-CE VOTRE CHIEN ? JE L'AI VENDU POUR SA FOURRURE !

SI J'ARRIVE TROP TARD, JE REVIENDRAI VOUS VOIR !



(A suivre)

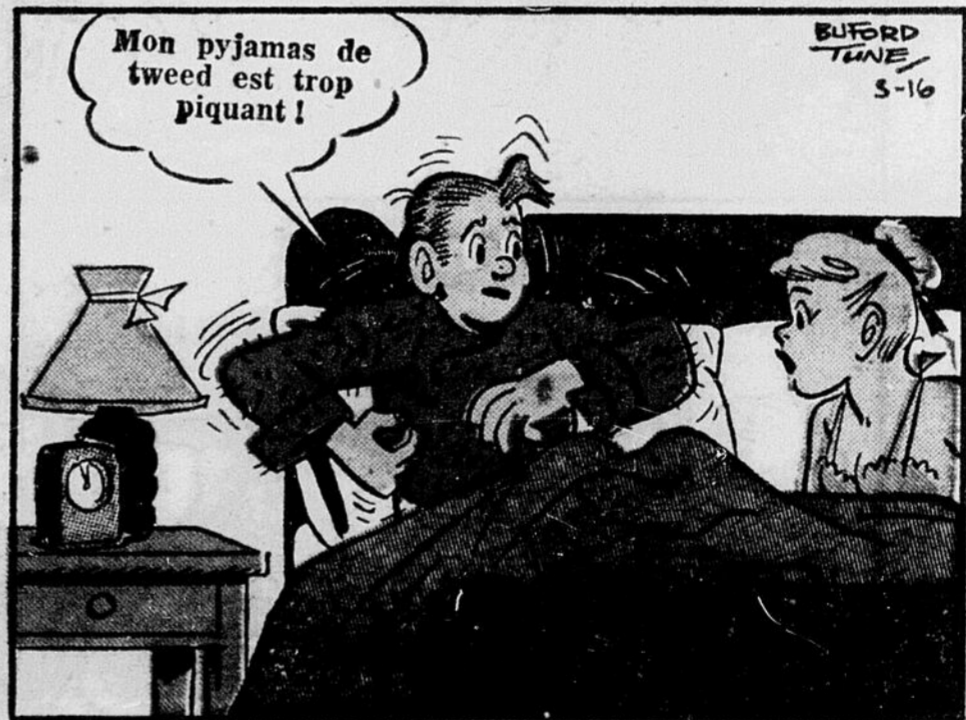
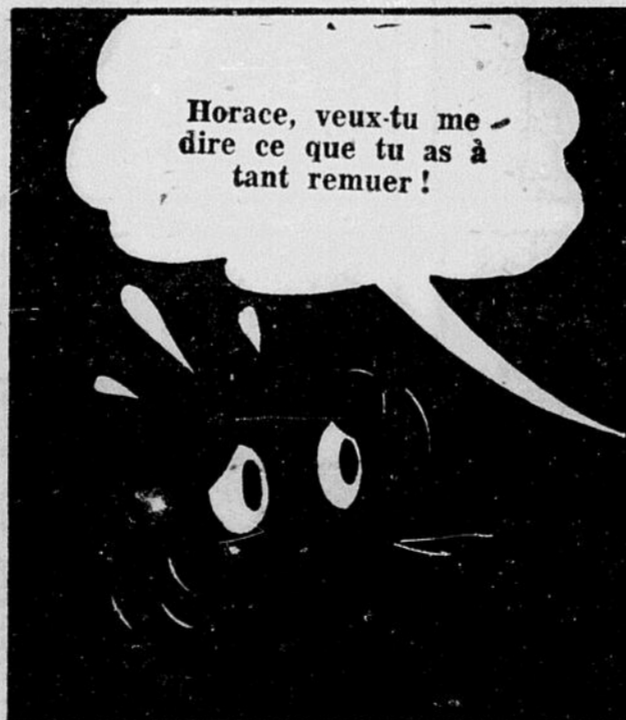
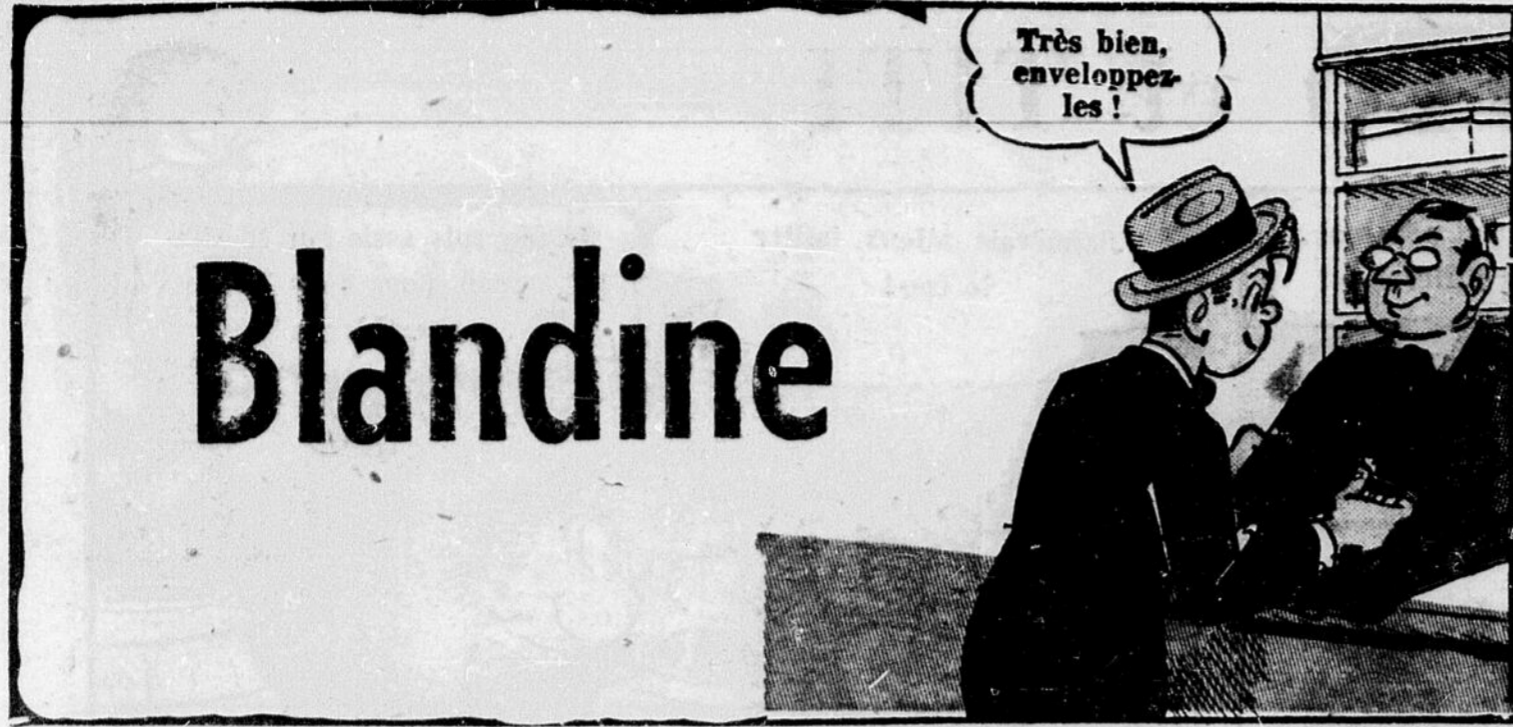


NE MANQUEZ PAS

LE DOMAINE DES SPORTS

Par CHARLIE D'AOUST

Blandine



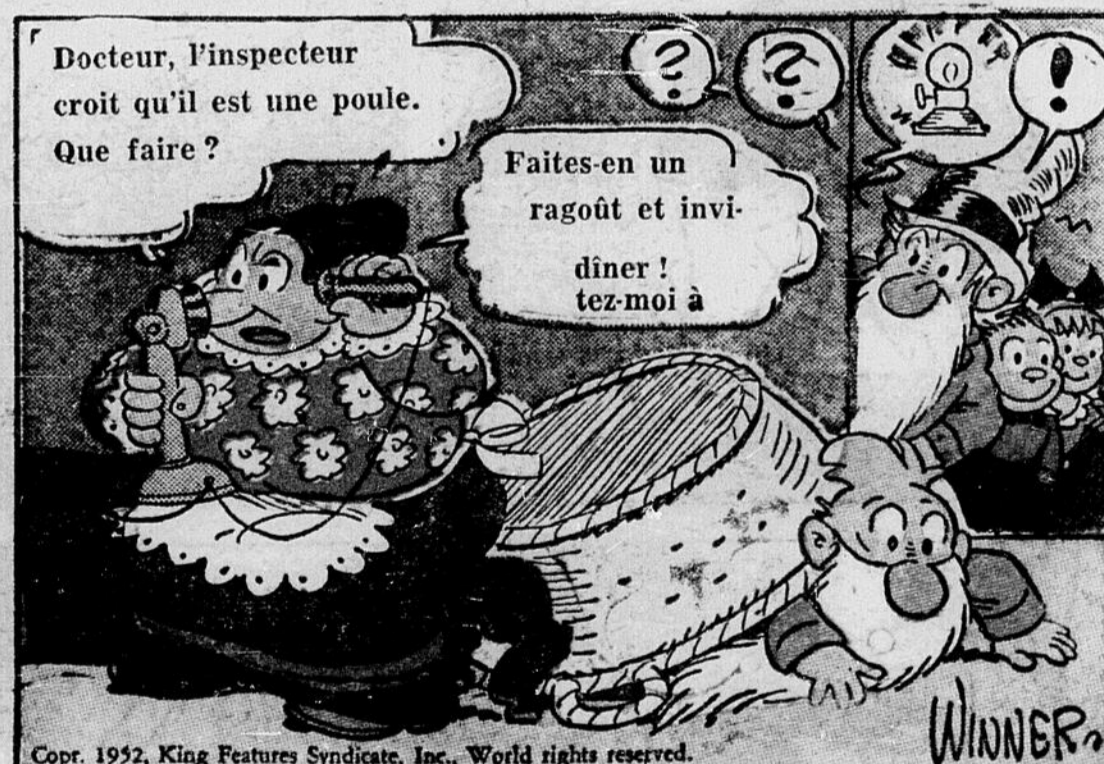
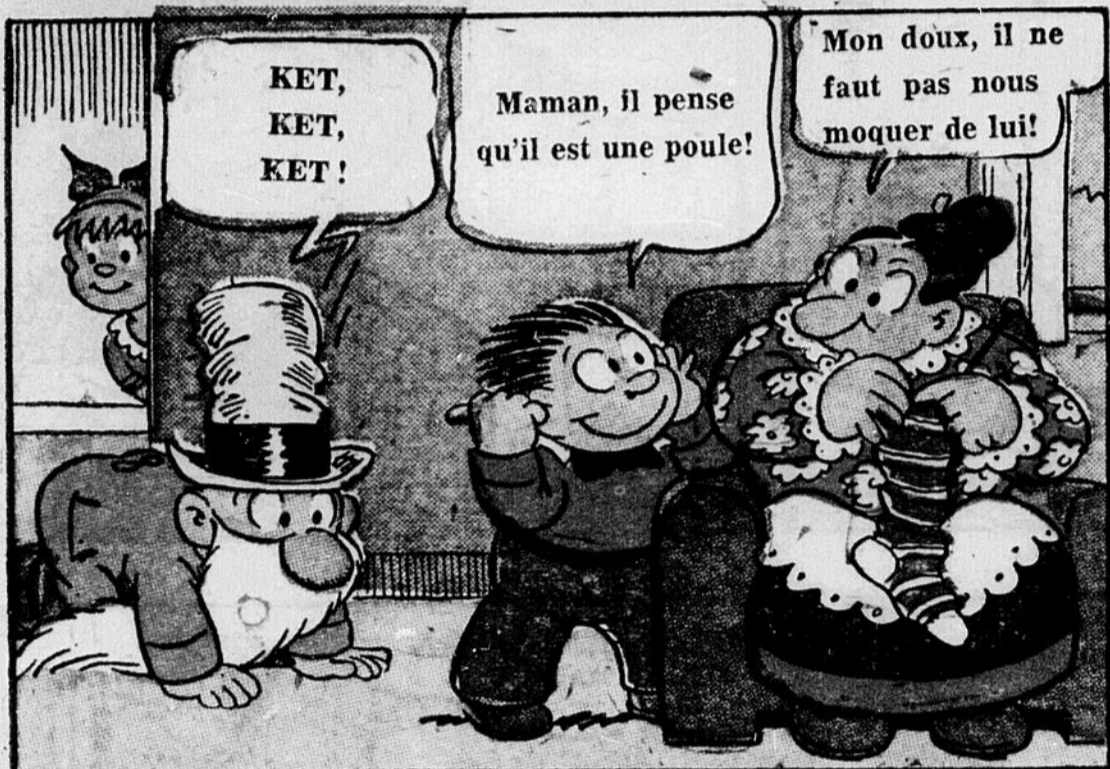
Culture—Littérature—Musique—Théâtre

"VIE DE L'ESPRIT" ... avec Guy Sylvestre

"SOUS LES FEUX DE LA RAMPE" ... avec Guy Beaulne



TOTO et TITI

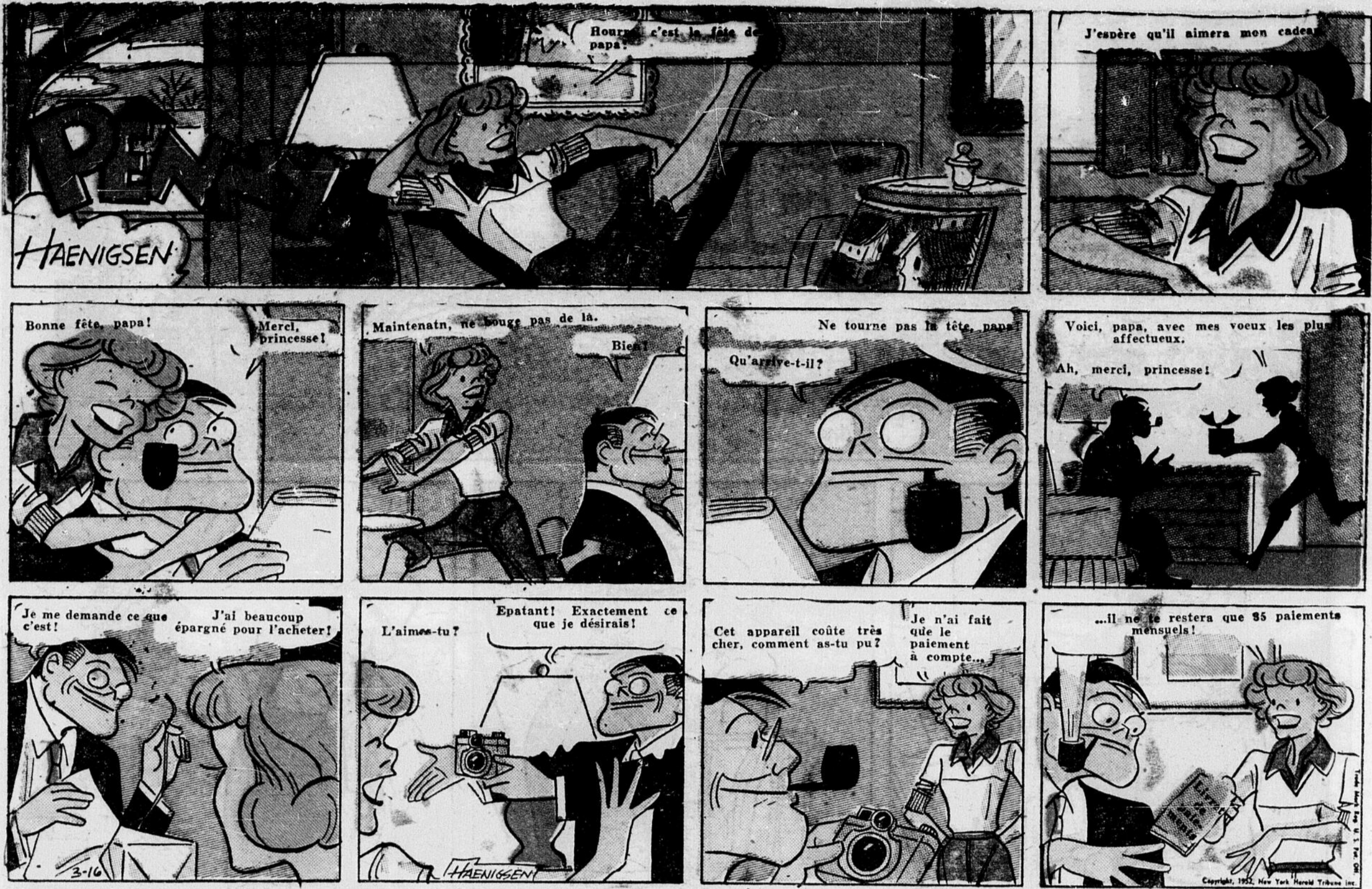


Copyright 1952, King Features Syndicate, Inc., World rights reserved.

LE DROIT pour le bénéfice de ses lecteurs

a retenu les services des agences

- PRESSE ASSOCIÉE
- FRANCE PRESSE
- PRESSE CANADIENNE
- REUTER



Imprimerie

Le Droit

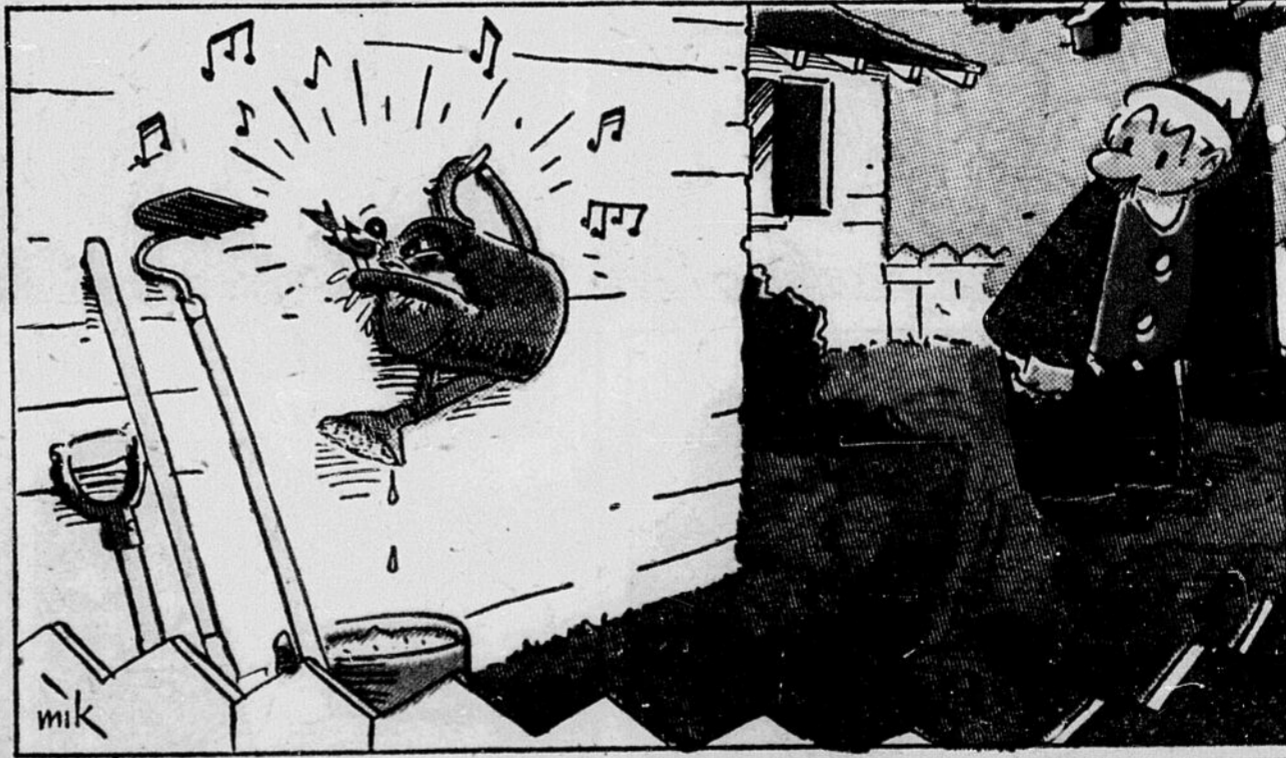
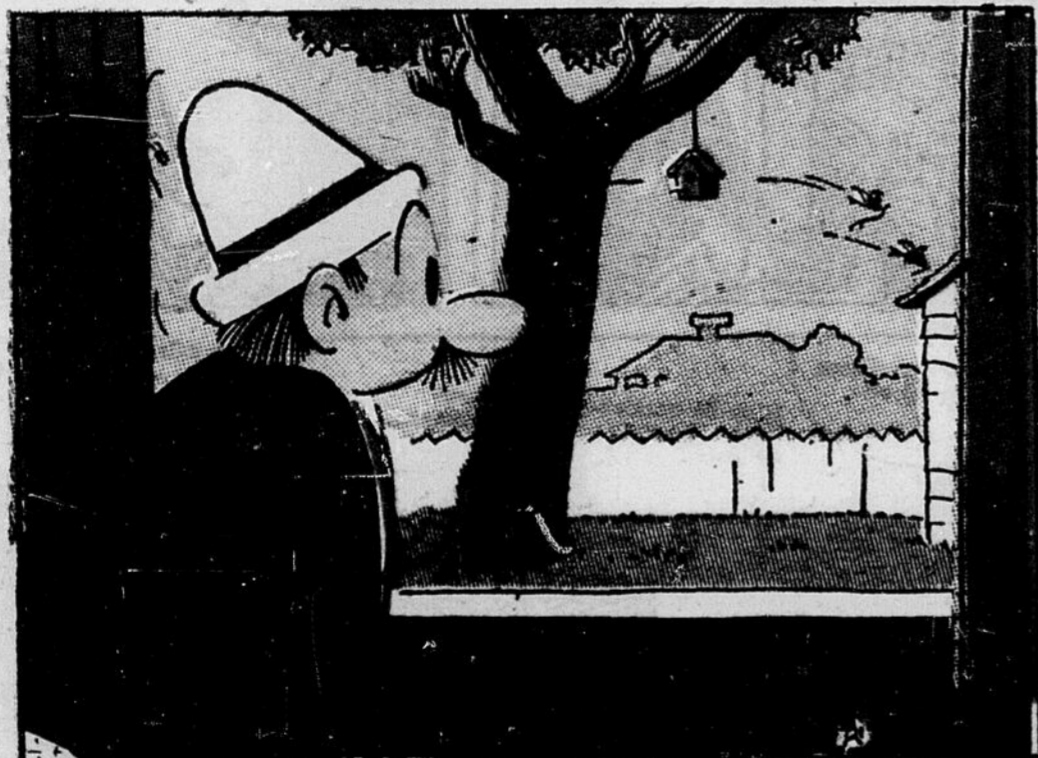
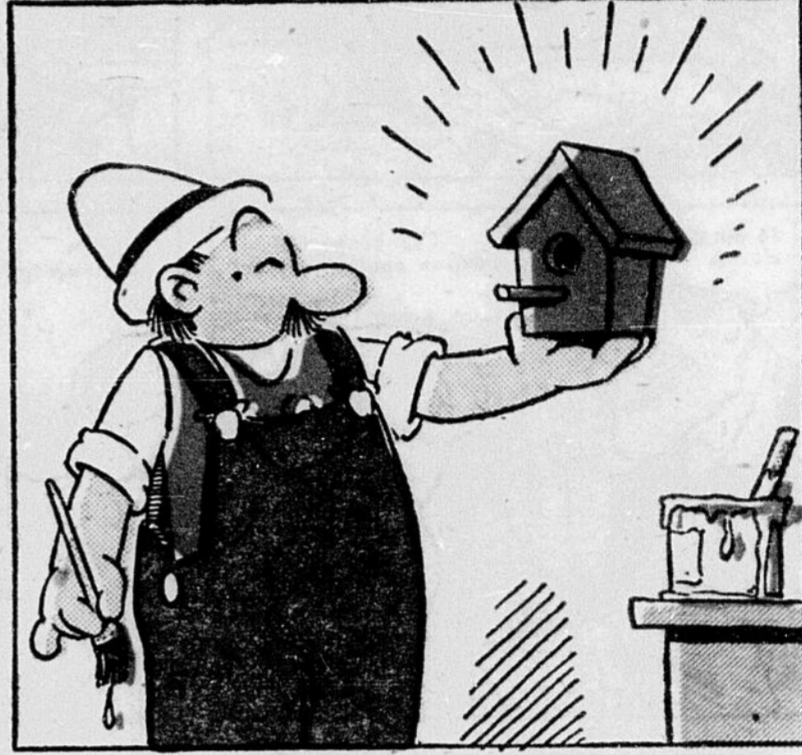
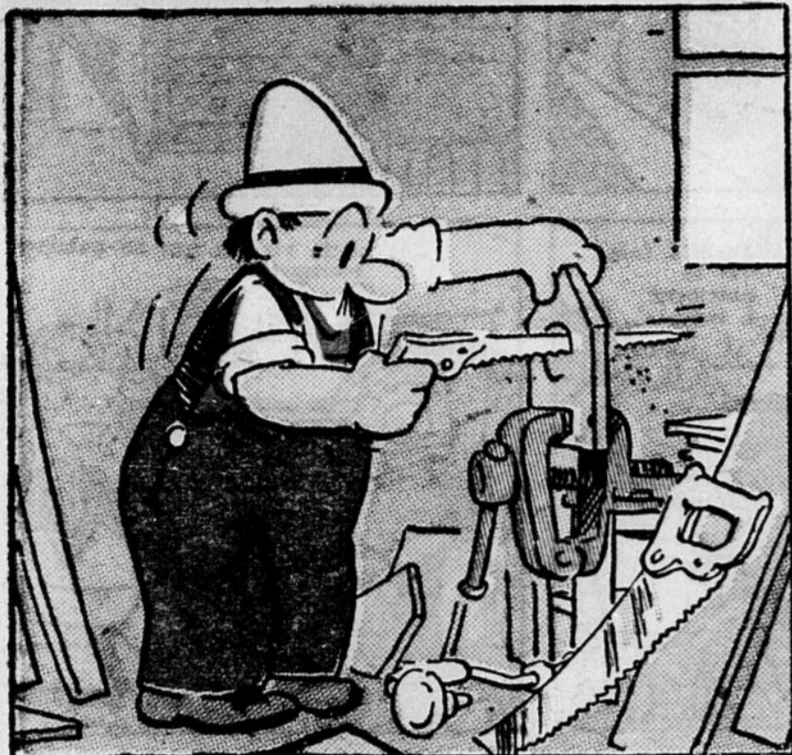
TRAVAIL DE PREMIERE QUALITE—SERVICE PROMPT ET COURTOIS—PRIX RAISONNABLES

368, rue DALHOUSIE

OTTAWA, ONT.

H H


TELEPHONE 3-4061



Lisez les chroniques hebdomadaires
sur la philatélie

par PIERRE CARTIER

® **LE SERGENT ROY**
DE LA
Police Montée
Par
ZANE GREY



REVENEZ A LA CABINE, SERGENT. JE VEUX VENGER MON PERE MOI-MEME!

VOUS NE DEVEZ PAS APPLIQUER LA LOI VOUS-MEME!



LA LOI EST TROP LENTE. JE VAIS ME CHARGER DES ASSASSINS!

VOUS FAITES UNE SERIEUSE ERREUR, MLE!




IL N'Y A QU'UNE PLACE OU JE PUIS LES TROUVER, C'EST A LA VILLE-FANTOME. PARTONS!



Produced by Stephen Geisinger, Inc.
Copyright 1952 by King Features Syndicate, Inc.
Words rights reserved.

C'EST UN CRIME DE LESE-MAIRIE! VOUS IREZ EN PRISON!

TAIS-TOI, VIEUX FOU. FAIS CE QU'ON TE DIT!



4

ENTENDS-TU LE BRUIT D'UN MOTEUR?

EH BIEN, M'SIEU LE MAIRE, AIDEZ-NOUS, SOUHAITEZ-LEUR LA BIENVENUE ET FAITES-LES TOMBER DANS NOTRE PIEGE!



5


PENDANT CE TEMPS ...

LES ATELIERS DU JOURNAL "LE DROIT"

sont maintenant en mesure de vous donner un service perfectionné en travaux de

PHOTOGRAVURE

Une estimation vous convaincra — Pour renseignements, de 9 à 5
Signalez 3-4061



ZORRO

NOUVELLE FORMULE

KID TOM

JOHN STEWARD est accusé d'un meurtre et de plusieurs vols qu'il n'a pas commis. Il est pourchassé par la police. Son fils KID est arrêté comme étant son complice, mais JOHN a découvert que SWANSON est le chef de la bande qui a commis les crimes pour lesquels il est accusé. Il se rend chez lui et tombe dans un guet-apens. Inquiet sur son sort, le vieux TOM se rend chez le shérif.



Lisez Le Droit

INFORMATION

REDACTION

OPINIONS

ORIENTATION

Le seul quotidien français de la Capitale